IMAGES

UN HOTE ILLUSTRE

Le feld-maréchal Smuts, président du Conseil de l'Afrique du Sud, qui se trouvait au Caire il y a quelque temps, est de nouveau notre hôte. Le voici, photographié dans l'un des salons de l'ambassade de Grande-Bretagne en compagnie de Lady Lampson.

No. 623 — LE CAIRE EGYPTE 18 AOUT 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills
20 mils en Palestine

LES OPTIMISTES ONT BON ESTOMAC

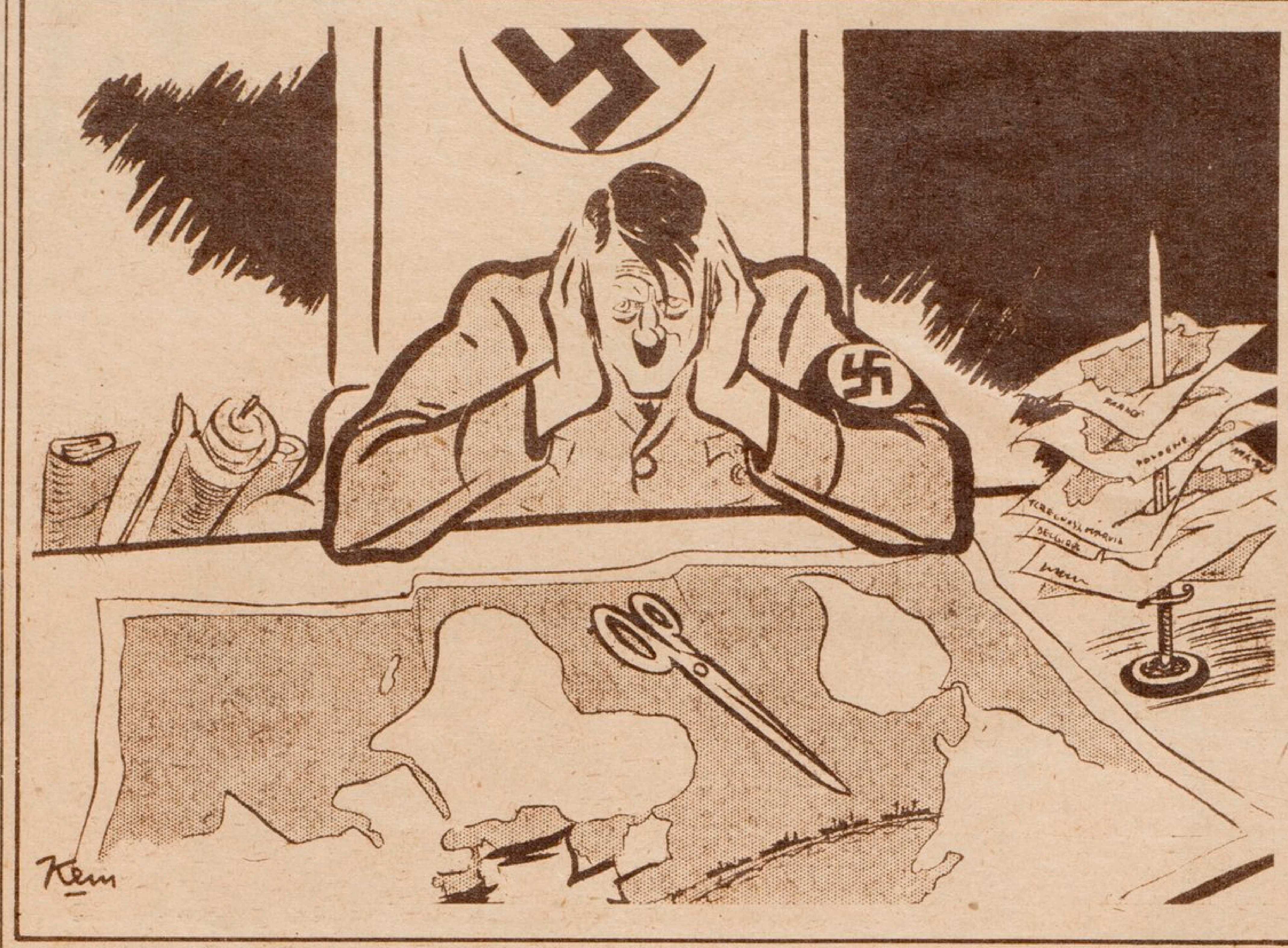
Et il faut être optimiste. Nous avons toutes les raisons de l'être mais trop souvent une mauvaise digestion due à des nerfs tendus se reflète sur notre mentalité.

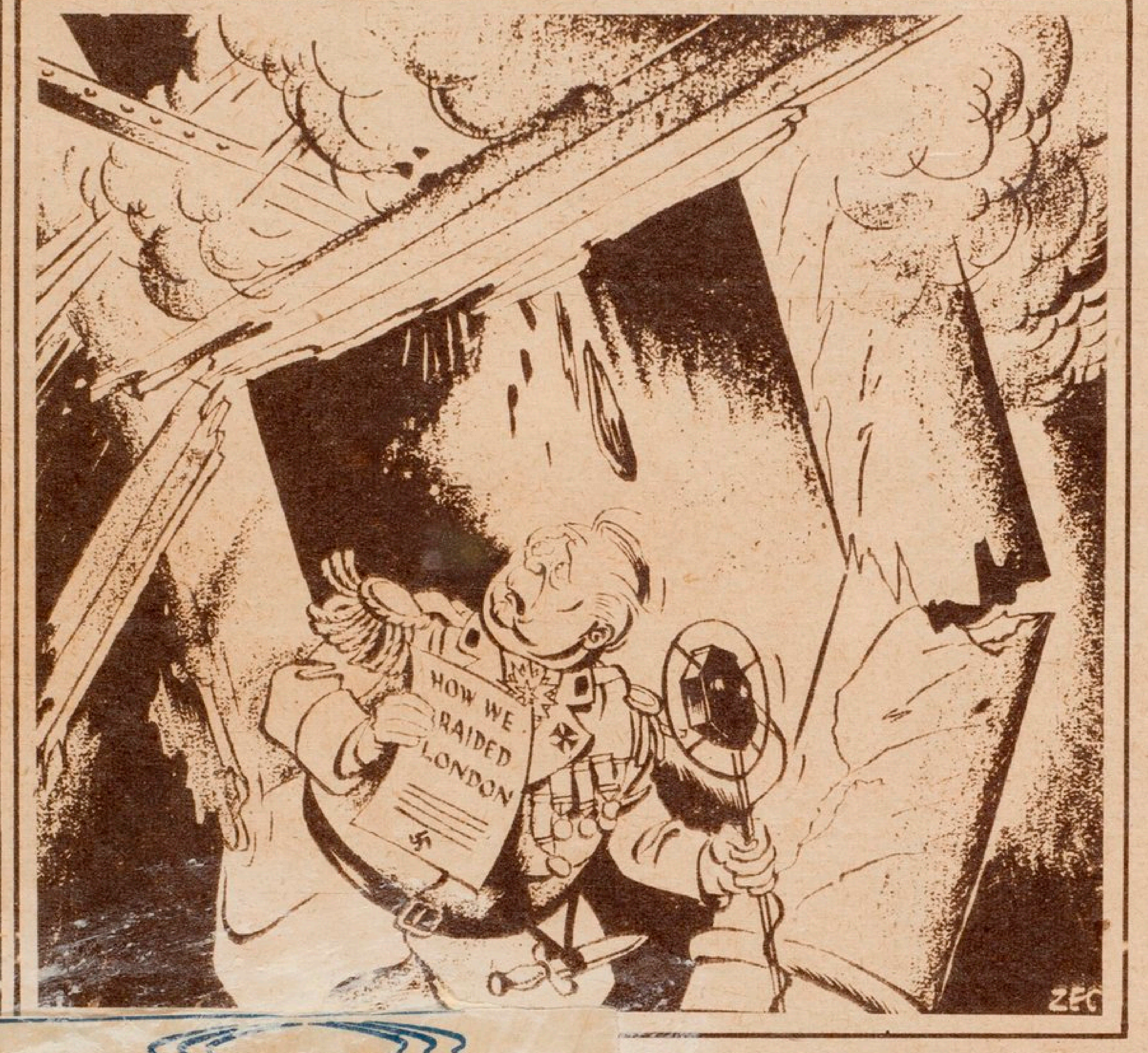
Dès que vous sentez la moindre gêne digestive : acidité, tiraillements, brûlures, gaz, migraine après les repas, prenez une petite dose de poudre ou quelques comprimés de Bisurated Magnesia qui neutraliseront instantanément l'excès d'acidité, cause de la plupart des maux d'estomac et, 3 minutes après, l'estomac sera « remis à neuf » et prêt à absorber et à digérer le prochain repas normalement et sans douleur. En vente dans toutes pharmacies et drogueries (poudre et comprimés). Prix P.T. 8 et P.T. 3 plus majoration 10 %. (1479)

COMMENT LES FEMMES ATTIRENT LES HOMMES ET LES HOMMES le Respect d'autres Hommes

Si votre foie ne déverse pas chaque jour un litre de bile dans l'intestin, vos aliments se décomposent ; cette putréfaction répand des toxines dans tout votre organisme. Vous avez la langue chargée, le teint jaune, des boutons au visage, les yeux morts, mauvaise haleine, mauvaise bouche ; des gaz vous gonflent, vous avez des vertiges, des maux de tête. Vous devenez laid, grognon, amer, abattu. Tout le monde vous fuit...

GLANE DANS LA PRESSE





LES CONQUETES INUTILES
— Oui, mais ce qui compte c'est l'Atlantique.
(France)

L'EMISSION INTERROMPUE
La R.A.F. bombarde Berlin... Ou l'événement qui n'était pas prévu au programme.
(Daily Mirror)

L'ESTOMAC A DES RAISONS...
Hitler. — N'allez-vous pas attaquer ?
Franco. — Je préférerais manger.
(Omaha World-Herald)



POKER JAPONAIS
— Je mise tout ce que j'ai. Mais si vous « voyez » le coup, je retire mon argent.
(San Francisco Chronicle)

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

La rencontre en mer et la paix du monde

Les reporters des grands journaux d'Amérique avaient bien flairé que la mystérieuse croisière du président Roosevelt pouvait comporter une entrevue avec le premier ministre d'Angleterre. Ils avaient bien relevé l'absence de Washington de hauts fonctionnaires, d'officiers supérieurs et ils en avaient déduit que des entretiens militaires doublaient les entretiens politiques. Mais aucune précision. Et l'attention mondiale commençait à se détourner du yacht présidentiel « Potomac », quand éclata une des nouvelles les plus sensationnelles de la guerre : Churchill et Roosevelt s'étaient bien rencontrés en mer. Et les deux leaders des deux grandes démocraties anglo-saxonnes ont mis au point leur politique de guerre et leur politique de paix.

Politique de guerre réglée dans ses détails par les techniciens qui les accompagnent. La fourniture des armes et des munitions aux pays en lutte contre le nazisme a été étudiée.

C'est la confirmation éclatante de l'aide américaine. La propagande de l'Axe avait voulu ces jours-ci faire croire à un relâchement de l'aide américaine. On voit qu'il n'en est rien.

Politique toute pure. Les deux pays s'engagent à détruire la tyrannie nazie et c'est le point capital de l'entretien, car il comporte un engagement américain d'aller jusqu'au bout de cette guerre.

Et nous pouvons dire « en combattant », car cet engagement est, en somme, l'engagement d'intervenir de plus en plus efficacement pour abattre Hitler, de finir par entrer officiellement en guerre. Il est certain que, si Roosevelt n'en avait pas l'intention, il ne se livrerait pas à une démonstration comme celle-ci. Le fait de fournir des armes et des avions à l'Angleterre ne lui donne pas le droit de régler la paix. Et si donc Roosevelt estime possible une mise au point de la paix future entre Etats-Unis et Empire britannique, c'est qu'il sait qu'à l'heure de la victoire, les Etats-Unis seront des belligérants, assis à la Conférence de la Paix.

Si les Etats-Unis estiment qu'ils ne sont pas encore prêts pour la déclaration de guerre, on ne peut douter aujourd'hui que leur décision soit prise ; il s'agit seulement d'en fixer l'heure. Les Etats-Unis s'associent déjà à l'élaboration de la paix future ; Roosevelt ne veut donc pas recommencer l'entre-deux-guerres et reprendre la politique de rejet du traité de Versailles. Avant que le peuple américain n'entre en guerre, Roosevelt tient à lui faire comprendre qu'il ne pourra pas se dérober aux obligations de la paix, rentrer dans le splendide et fatal isolement.

En traçant avec l'Angleterre les plans de la paix future, les Etats-Unis en garantissent la construction, la consolidation et la défense. C'est le meilleur des gages que nous ne verrons pas, vingt ans à peine après la conclusion de la nouvelle paix, une autre guerre ; et que le monde sera en droit d'espérer en une paix de longue durée, si une paix permanente n'est pas possible.

Cette paix sera basée sur huit points qu'on peut commenter comme suit : aucune des conquêtes hitlériennes ne sera ratifiée et la force ne sera pas prise en considération. Chaque peuple sera libre de disposer de lui-même et nous pouvons dire que toute la carte de l'Europe hitlérienne sera revisée, à partir de la minute où les troupes allemandes franchirent la frontière autrichienne. Les questions de régime intérieur ne doivent subir aucune pression extérieure, aucun Etat ne doit chercher à imposer ses idées à l'autre. C'est la condamnation de toute la politique de l'Axe, du pacte tripartite que Rome et Berlin ont imposé à tant de pays faibles, les menaçant de représailles, en cas de résistance.

Cette paix comportera une nouvelle et audacieuse réforme économique. On se souvient qu'avant la guerre, et pour apaiser la faim hitlérienne, le gouvernement britannique avait envisagé une large redistribution des matières premières, et à la Société des Nations il avait proposé la convocation d'une grande conférence économique dans ce but.

La volonté de guerre de l'Allemagne et de l'Italie firent échouer le projet. Les Etats-Unis et l'Empire britannique veulent y revenir, pour créer dans la mesure du possible un bien-être économique mondial. Ce bien-être doit comporter un progrès social, une assurance de travail général aux meilleures conditions.

A l'abri de la peur, les peuples doivent vivre ; il faut que finisse cette terreur dans laquelle Hitler, ses avions et ses armées ont fait vivre le monde, ce chantage éhonté, cette exploitation de tous les faibles et de tous les indécis. Toutes les mers seront libres ! Mais continuera-t-on le régime d'armement intensif qui a précédé la guerre, auquel Rome et Berlin se sont livrés et qui les a acculés à la guerre ? Evidemment non, et il faut trouver une solution au problème de la sécurité. De nouveau une Société des Nations, mais avec les moyens d'agir ou un désarmement réellement sincère et réellement général. Il faut mettre fin à l'emploi de la force comme dernier argument dans les discussions internationales.

Récapitulons les grandes lignes de cette fameuse déclaration, qui demeurera une des dates de l'histoire de cette guerre : **Engagement de l'Amérique d'abattre la tyrannie nazie ; solidarité complète avec l'Empire britannique ; rétablissement des frontières, du libre consentement des peuples ; réorganisation économique et sociale ; garantie de la paix et de la sécurité futures, avec le concours des Etats-Unis.**

Ainsi, plus que jamais, les peuples qui souhaitent la victoire des Alliés savent pourquoi.

Au delà des ruines de Smolensk

Smolensk a fini par être évacuée, après des semaines de combats farouches entre les agresseurs allemands et les défenseurs russes.

Cette évacuation de Smolensk après un temps précieux perdu par les Allemands ne signifie pas que la route de Moscou soit ouverte, que la capitale russe soit à la veille de tomber. Oui, si Smolensk avait été emportée dans les vingt-quatre heures, en une charge foudroyante, les Allemands auraient pu déclencher une ruée-éclair sur Moscou, mal préparée. Mais aujourd'hui, au delà de Smolensk, les Russes ont pleinement eu le temps de mettre au point d'autres défenses, qui arrêteront encore les armées allemandes. Et quelles armées allemandes ! Ce ne sont plus les brillantes et invincibles troupes qui brisaient toutes les résistances en quinze jours, qui considéraient l'Europe comme un champ de courses, pour se maintenir en forme, confiantes en elles-mêmes.

Mais au delà des ruines de Smolensk, les armées hitlériennes qui avancent sont harassées, décimées, désillusionnées. Elles viennent de constater l'échec de leur blitzkrieg ; elles ont vu quelques-unes de leurs meilleures divisions entièrement anéanties ; elles ont vu leur Luftwaffe rencontrer un adversaire de taille, neutralisant des méthodes qui furent décisives ailleurs. Les armées russes qui attendent un peu plus loin, appuyées sur des bases solides, gardent intacte toute leur force de combat et reçoivent journellement un nouveau matériel, supérieur au premier.

L'évacuation de Smolensk n'est donc pas une victoire, mais une simple étape qui va être suivie d'étapes aussi coûteuses et douloureuses. Si, à chaque avance, les armées hitlériennes vont être aussi durement éprouvées, dans quel état seront-elles si elles doivent affronter en dernier lieu d'autres armées russes, tirées de l'inépuisable réservoir que sont les républiques soviétiques ?

Les armées de Napoléon sont bien arrivées jusqu'à Moscou, mais, elles aussi, dans quel état et combien réduites! Huit semaines pour obtenir un résultat escompté en huit jours ! On ne peut pas dire que de s'être battues quarante-huit jours de plus qu'il ne le fallait n'a pas coûté aux armées allemandes des pertes d'une grande gravité.

Quant à l'autre bout de la Russie, au fin fond de l'Ukraine où les Allemands commencent le siège d'Odessa, on fait remarquer que les Russes n'ont pas laissé de récoltes à piller par les Allemands. Odessa est bien défendue et peut tenir assez longtemps pour que le jour où elle tombe, si elle doit tomber, Hitler ne puisse plus aller de l'avant et doive piétiner sur place, jusqu'à la fin de l'hiver.

Or, nous avons déjà dit tout l'échec que représente pour Hitler la nécessité de commencer une campagne d'hiver, utilisée par les Russes pour développer leurs forces et leur équipement.

Le Japon continue à hésiter

Après avoir fait croire qu'il allait déclarer la guerre à l'Empire britannique, aux Etats-Unis, à la Russie soviétique, le Japon vient de se donner quatre ou cinq jours de détente, de réflexion et de mettre une sourdine à son attitude de provocation.

Pour mieux frapper, à l'improviste, ce qu'il croit être un coup décisif, à des adversaires endormis ? On avouera que l'Oncle Sam et John Bull ne donnent pas du tout l'impression d'avoir été atteints de léthargie.

Après tout, que ces hésitations japonaises doivent se dénouer ou non par une guerre dans le Pacifique, chaque jour de termoiement diminue ses chances de victoire et renforce le bloc anglo-américain, de caractère nettement militaire en ce qui concerne l'Extrême-Orient.

LE FILM EGYPTIEN

La semaine du coton vient de commencer, et très probablement la quinzaine ou le mois, car l'or blanc concentre, en ce moment, en lui, toute la vie économique et politique. La vente de la récolte est devenue une affaire de gouvernement, de parlement, de diplomatie, de partis, de presse, etc...

A son propos, on parle de tout et presque pas de l'essentiel, c'est-à-dire des chiffres précis de la culture et des frais d'expédition et des possibilités d'écoulement. On a dépassé de fort loin le but et, pour y revenir, il faudra de l'énergie, de la volonté et du bon sens.

Tout n'est pas dans les débats apparents. Dans les coulisses se passent des mouvements d'une grande importance et dont on ne verra que les manifestations dernières, les dénouements.

Le président du Conseil se révèle d'un calme extraordinaire ; il écoute les orateurs de la Chambre l'accabler de critiques, espérant, dans ces critiques, trouver une suggestion réalisable.

Finalement, il a soumis à l'ambassadeur britannique une proposition tendant à augmenter le prix d'achat et l'ambassadeur en a référé à son gouvernement. En attendant que la réponse arrive de Londres, les débats devraient se calmer. Il n'en est rien.

Le parti libéral-constitutionnel est de nouveau divisé et agité. Aucune cohésion, aucune discipline, surtout à le comparer avec le parti wafdiste toujours docile aux ordres de Nahas pacha ou au parti saadiste groupé autour du Dr Ahmed Maher pacha et solidaire de sa politique. Mais les libéraux-constitutionnels ont un conseil d'administration composé de trop fortes individualités et dont chacune d'elles veut être un leader. Le président n'arrive pas à imposer sa volonté, surtout dans les grandes crises, qui s'accompagnent toujours d'une crise du parti libéral.

Cependant, pour cette fois, la question est trop sérieuse et on demande au président d'user d'une poigne d'acier pour maintenir la discipline.

Au parti chaabo-ittéhadiste, cette crise cotonnière a coïncidé avec la démission de quatre membres des plus importants. Le parti est ainsi réduit à un nombre tellement petit qu'on estime que l'heure de son absorption dans un grand parti a sonné.

Le parti national prend dans cette crise du coton une attitude des plus extrémistes, adoptant ainsi son programme économique à son utopique programme politique.

Le parti wafdiste intensifie son opposition. Comme les saadistes sont ses ennemis mortels, il ne tenait pas à les voir associés au cabinet Sirry, contre lequel son opposition n'était pas trop agressive ni irréductible.

Mais le Premier ayant passé outre à ce désir du Wafd, ayant obtenu la collaboration des hommes du Dr Maher, le Wafd et son leader ont déclenché une offensive d'une violence inouïe, à l'intérieur et hors du Parlement. L'accord du coton leur a semblé une occasion providentielle et ils en usent du matin au soir.

Ainsi, comme nous l'avions souligné au début, l'affaire du coton est celle qui règle en ce moment la situation politique et l'activité des partis. Tout y est subordonné et la question ne sera certainement pas résolue sans produire des conséquences à échéance plus ou moins longue.

Pendant cette quinzaine, toutes les cartes vont être abattues, tous les jeux découverts ; les dérobades ne seront plus possibles et les milieux responsables, devant la franchise des nouvelles attitudes, en tireront des conclusions.

A quelques jours de la crise indochinoise, vient de se poser la question de l'Afrique du Nord française. Sous le prétexte de menaces, le Japon a imposé sa « protection » à l'Indochine. L'Allemagne, sous le couvert d'imaginaires visées anglo-américaines, pourrait à son tour exiger que lui soit confiée la défense de l'Afrique du Nord française. La récente déclaration d'un porte-parole de la Wilhelmstrasse, aux termes de laquelle l'Empire français ne peut être défendu qu'avec l'aide de l'Allemagne, est caractéristique à ce sujet. Il semble, d'ailleurs, que Berlin ait déjà fait connaître à la France les « conditions » qu'il considère comme essentielles à cette « défense ». A la radio de Londres, un porte-parole du général de Gaulle a, en effet, révélé récemment que l'Allemagne avait, le 15 juillet, adressé à Vichy une espèce d'ultimatum demandant l'occupation des principaux ports du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie ainsi que la remise de toutes les installations portuaires et du matériel navigant de ces bases. La récente adhésion du maréchal Pétain à l'ordre nouveau allemand pose, d'autre part, avec acuité le problème de l'Afrique du Nord. La « collaboration » sera-t-elle étendue à cette partie de l'Empire français qui, jusqu'ici, a réussi à se maintenir dans une neutralité relative ? C'est là ce que, de par le monde, une foule de gens se demandent, en ce moment.

DES « TOURISTES » ALLEMANDS ARRIVENT EN AFRIQUE DU NORD
Darlan à Weygand. — Regardez donc un peu de l'autre côté, mon cher.
(Great Britain and the East)

QUE VA FAIRE L'AFRIQUE DU NORD ?

QUE VA FAIRE WEYGAND ?

Ce n'est pas la première fois que l'on se pose cette question. Aujourd'hui comme hier, d'ailleurs, les éléments manquent pour y répondre d'une façon précise. La presse internationale a, à plusieurs reprises, fait allusion à un « mystère Weygand ». Le fait qu'un an après la capitulation française on se trouve dans l'impossibilité de dire avec exactitude quelle est l'attitude réelle d'une personnalité de premier plan comme le général Weygand est assez troublant.

Examinant la question, le grand journaliste français André Giraud, plus connu sous le nom de « Pertinax », qui se trouve actuellement aux Etats-Unis, a déclaré récemment dans un article qu'il considérait comme peu probable que le général Weygand se détache, à longue ou à brève échéance, du maréchal Pétain et de sa politique Il n'en a pas moins admis que cette opinion n'était pas partagée par tout le monde et que les milieux américains étaient persuadés que le général Weygand ne tolérerait pas que l'Afrique du Nord française passât sous le contrôle allemand, pour les trois raisons suivantes : 1° Le général Weygand a pris l'engagement solennel de défendre l'Afrique du Nord française ; 2° Les rapports d'un certain nombre de fonctionnaires américains chargés d'enquêter au Maroc, en Algérie et en Tunisie s'accordent à déclarer que le général Weygand s'opposerait, par tous les moyens, à un changement dans le statut actuel de ces territoires ; 3° L'affaire indochinoise a dû ouvrir les yeux du général Weygand sur les dangers que fait courir aux intérêts impériaux français la politique dite « de collaboration ».

* * *

Mais il convient de rappeler, par contre, que le général Weygand est l'un des principaux partisans de la capitulation française et que, comme tel, sa fortune est, en quelque sorte, liée à celle du gouvernement de Vichy, issu de cette capitulation. Le général Weygand ne s'est pas contenté, d'ailleurs, de conseiller l'armistice. Il a payé de sa personne et c'est à la suite de son intervention directe que les colonies françaises ont décidé de revenir sur leur intention première de continuer la lutte. La situation actuelle de l'Empire français est donc, en grande partie, son œuvre et ce fait à lui seul est de nature à faire accueillir avec une certaine réserve l'éventualité d'un changement d'attitude de sa part.

Une autre raison de scepticisme est que le général Weygand a, à plusieurs reprises, déclaré nettement qu'il serait toujours fidèle à un gouvernement présidé par le maréchal Pétain. Il est, par contre, demeuré sourd aux appels qui lui ont été lancés par le général de Gaulle en vue d'un ralliement de l'Afrique du Nord française à la cause alliée

Ce refus de prendre en considération de tels appels peut être attribué, en même temps qu'à la fidélité du général Weygand au maréchal Pétain, à un sentiment personnel d'hostilité vis-à-vis du chef du mouvement de la France Libre, hostilité qui n'est pas sans ajouter aux difficultés d'une volte-face éventuelle de l'ancien généralissime.

Dans son livre intitulé « Truth about France », M. Louis Lévy raconte comment, à Paul Reynaud qui lui parlait certain jour du général de Gaulle et suggérait que l'on prît en considération quelques-uns de ses avis, le général Weygand répondit en traitant l'apôtre de la guerre mécanisée de « jeune visionnaire bon tout au plus à interner ». D'autre part, dans un ouvrage qu'il a publié sur le général de Gaulle, l'écrivain anglais James Marlow fait allusion à diverses suggestions que le chef du mouvement de la France Libre aurait, au moment de la bataille de France; faites au général Weygand. Ces suggestions visaient principalement à grouper en une seule unité tous les tanks dont l'armée française disposait au sud de la Somme, ce qui aurait rendu possible une attaque massive contre les divisions motorisées ennemies et aurait évité, en tout cas, la destruction sur une large échelle des éléments mécanisés français, due à la dispersion ; à la constitution d'un front en profondeur, la tactique consistant à se battre sur un front long de plusieurs kilomètres causant une grande fatigue aux troupes ; enfin, au transfert sur la Somme des troupes d'élite françaises lesquelles se trouvaient dans la ligne Maginot, en Alsace et en Lorraine.

Le général Weygand promit de réaliser certaines de ces suggestions. Il refusa purement et simplement les autres. Il ne changea rien, en tout cas, à ses plans.

Même sans se rallier au mouvement de la France Libre, le fait pour le général Weygand de se désolidariser de la politique de collaboration équivaudrait à la reconnaissance implicite que son attitude passée était fausse. La fierté bien connue de l'ancien généralissime s'accommoderait-elle d'un tel aveu ?

Autre raison de scepticisme : le général Weygand est un ennemi mortel du communisme. C'est pour éviter que la foule ne descende dans la rue à l'annonce de l'approche des troupes allemandes et ne défende la capitale à la façon des hommes de la Révolution que le général Weygand a insisté pour que Paris fût déclarée ville ouverte. A quelqu'un qui lui demandait ce qu'il appréhendait, il rappela la fameuse phrase prononcée en septembre 1914 par le socialiste Jean Guesde au cours d'une réunion du cabinet où la question de ne pas défendre Paris avait été examinée : « Si les Allemands entrent dans Paris, les fusils partiront d'eux-mêmes dans les quartiers ouvriers. » Et il ajouta : « Cela, il ne le faut à aucun prix. »

C'est, de même, la crainte d'un mouvement populaire qui poussa, plus que toute autre chose, le général Weygand à suggérer une demande d'armistice. Dès le début de sa prise de commandement, il se rangea de l'avis de ceux qui considéraient que « tout valait mieux qu'une révolution communiste ». Dans l'ouvrage qu'il a consacré à la capitulation de la France, M. Elie J. Bois révèle qu'au moment de l'armistice le général Weygand disposait encore d'un certain nombre de divisions fraîches. A un ministre qui lui demandait pourquoi il ne les lançait pas dans la bataille ou, tout au moins, n'organisait pas leur transfert en Afrique du Nord, le généralissime fit cette réponse : « Je les garde pour maintenir l'ordre dans le cas d'un soulèvement populaire. »

Adopter une attitude d'hostilité vis-à-vis de l'Allemagne et prendre fait et cause pour les Alliés n'équivaudrait-il pas, aux yeux du général Weygand, à pactiser avec la Russie communiste ?

* * *

Comme on le voit, les raisons que l'on a d'accueillir avec réserve l'éventualité d'une résistance du général Weygand sont assez nombreuses. Il n'en reste pas moins que les faits qui plaident en faveur de sa désolidarisation d'avec la métropole méritent d'être pris en considération.

En tête de ces faits, il convient de placer certaines considérations d'ordre psychologique. Le principal argument invoqué par le général Weygand lors de son intervention en faveur de l'acceptation par les colonies françaises des clauses de l'armistice fut que la résistance était inutile, l'Angleterre ne devant pas tarder à capituler à son tour. Or, l'Angleterre non seulement n'a pas capitulé, mais a, au cours de l'année qui vient de s'écouler, infligé des coups terribles à l'ennemi. Ce fait a certainement dû pousser le général Weygand à méditer sur le bien-fondé de son attitude.

La récente affaire indochinoise a, d'autre part, dû également l'inciter à la réflexion.

Autre raison de croire à une résistance éventuelle : la confiance que Washington témoigne au général Weygand et l'excellence des rapports qui existent actuellement entre les Etats-Unis et l'Afrique du Nord française. Un accord a été récemment conclu, qui prévoit des échanges entre les deux territoires. Le gouvernement américain est intervenu à diverses reprises pour obtenir des autorités anglaises du blocus le relâchement de navires saisis, voguant à destination de l'Afrique du Nord française. Le personnel diplomatique et consulaire que les Etats-Unis entretiennent tant au Maroc qu'en Algérie et en Tunisie est extraordinairement important, plus important à coup sûr que les intérêts apparents que Washington possède dans ces territoires ne l'exigent.

Cette politique de « ménagement » pratiquée par les Etats-Unis vis-à-vis de l'Afrique du Nord est de date relativement récente. Elle a été décidée à la suite de la réception à Washington de rapports favorables émanant de divers enquêteurs que le président Roosevelt ou le Département d'Etat avaient chargés d'étudier la situation sur place. Aux termes de ces rapports, le général Weygand serait décidé à s'opposer à toute mainmise allemande sur les territoires qui lui ont été confiés. Il serait d'autant plus résolu à le faire qu'il serait convaincu de l'entrée en guerre des Etats-Unis, sur la préparation militaire desquels il aurait reçu des informations particulièrement impressionnantes.

Autre argument important : le fait que le général Weygand a, à plusieurs reprises, dans des rapports, attiré l'attention du gouvernement de Vichy sur le danger qu'il y avait à tolérer en Afrique du Nord une infiltration allemande. La démarche du général Weygand tendant au rappel de l'amiral Abrial, considéré comme l'un des hommes favorisant le plus cette infiltration, a-t-elle été inspirée par le désir de conserver à l'Afrique du Nord française une indépendance totale ? Certains pensent que oui. Dans ce cas, le geste du général Weygand apparaît comme une véritable manifestation d'hostilité tant vis-à-vis de Berlin que vis-à-vis des partisans français de la collaboration. Il ne faut pas perdre de vue, d'autre part, que le général Weygand s'est opposé d'une manière énergique à l'intention de l'amiral Darlan de tenter de faire marcher les troupes françaises d'Afrique du Nord contre les parties de l'Empire ralliées au mouvement de la France Libre. Enfin, il est avéré aujourd'hui que le général Weygand entre pour une part importante dans la décision qui a abouti à la cessation des hostilités en Syrie.

* * *

Mais l'aspect le plus troublant du cas Weygand est certainement constitué par deux déclarations que, d'après un organe de la presse suisse, le maréchal Pétain aurait faites au sujet de l'ancien généralissime. A un confident qui lui demandait, en septembre 1940, pourquoi il ne rappelait pas le général Weygand en France où sa présence aurait certainement été utile, le maréchal aurait répondu : *« Un jour viendra, peut-être, où nous serons incapables de résister aux événements. Que Weygand reste là où il est. La France peut avoir besoin de lui. »*

En janvier 1941, le chef de l'Etat français aurait, de même, déclaré à une personnalité américaine : *« La guerre n'est peut-être pas finie pour Weygand. »* Il est difficile de dire si ces déclarations sont authentiques. Le récent ralliement du chef du gouvernement de Vichy à l'ordre nouveau allemand oblige à une grande réserve à cet égard. Dans le cas, en tout cas, où elles ont été faites — par un maréchal Pétain sur lequel les pressions extérieures ne s'exerçaient pas aussi fortement qu'aujourd'hui — elles permettent de tirer des conclusions très intéressantes sur les conditions auxquelles le général Weygand a accepté de se rendre en Afrique du Nord.

Signalons, pour finir, certaines campagnes particulièrement violentes de la presse de l'Axe qui, à plusieurs reprises, a accusé le général Weygand de « tramer avec les Anglo-Américains d'obscurs complots contre les intérêts italo-allemands en Afrique ».

* * *

Tel est, étudié sous l'un et l'autre de ses aspects, le problème Weygand tel qu'il se pose à la suite des derniers événements. Il autorise à la fois l'espoir et le scepticisme.

« Weygand ne m'a jamais déçu », aurait dit Foch qui le connaissait bien.

Souhaitons — sans trop espérer toutefois — que les événements de ces jours prochains lui donnent raison.

MARCEL PERRIER

GULLIVER A LILLIPUT
(France)

THAILAND

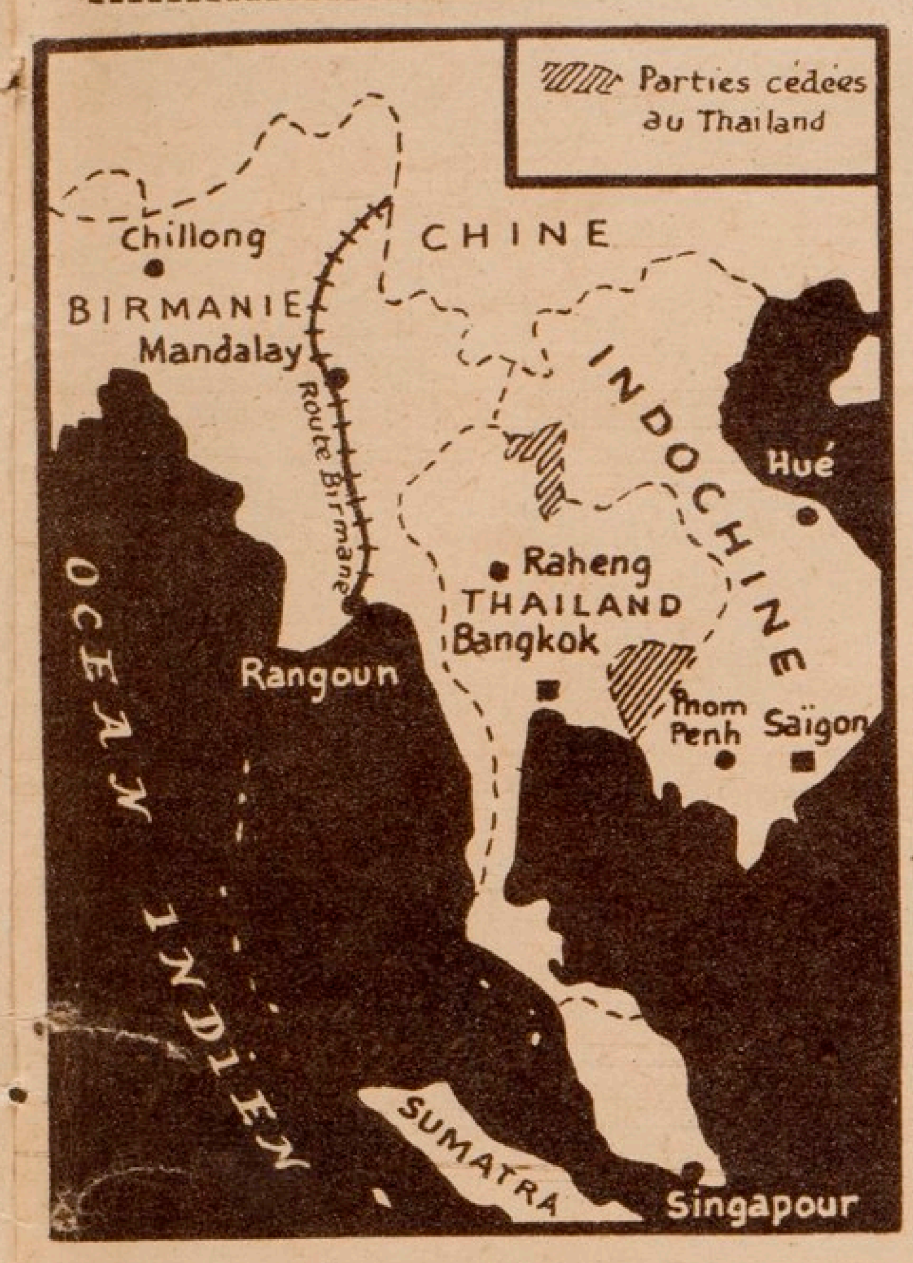
•

BIRMANIE

•

SINGAPOUR

3 PAYS FACE A LA MENACE JAPONAISE



Le centre actuel de la crise du Pacifique : l'Indochine, le Thaïland, la Birmanie et la Malaisie. Les parties gtisées de l'Indochine ont été cédées au Thaï au début de cette année.

Les impérialistes japonais, dans leurs plans de conquêtes, pourraient difficilement envisager une expansion vers l'Ouest sans une mainmise nippone sur la Birmanie, Etat limitrophe, sur une grande longueur, à la Chine, et possédant une frontière commune avec l'Indochine et l'Etat du Thaï. Après les concessions du gouvernement de Vichy, l'Indochine se trouve désormais sous la domination du Japon, dont les armées de terre opèrent actuellement contre les Chinois en se servant de sa partie nord comme base d'attaque, pendant que d'importantes forces navales s'acheminent vers l'île d'Haïnan et bientôt vers Saïgon. L'Etat de Thaï, avec la richesse de ses ressources, a été, depuis plusieurs années, l'objet de la convoitise japonaise, et toutes les troupes thaïlandaises ont été entraînées par des officiers nippons.

LE THAILAND SE DEFENDRA

Malgré cela, il ne serait pas facile aux Japonais de s'emparer de force de ce pays, chose qui leur aurait été aisée il y a seulement quelques années. Mais la politique de modernisation et d'émancipation nationale poursuivie par le gouvernement thaïlandais depuis quelque temps a augmenté considérablement le potentiel de résistance de cette nation de 15.000.000 d'habitants. Quant à envisager la possibilité d'une occupation nippone avec le consentement des dirigeants de Bangkok, les nouvelles qui nous sont parvenues dernièrement, concernant l'attitude du Thaïland devant la menace japonaise, nous induisent à écarter de plus en plus pareille éventualité. Le Thaï résistera de toutes ses forces à toute tentative d'agression, et cette résistance sera d'autant plus efficace que l'armée est parfaitement équipée en matériel moderne et a profité des enseignements des meilleurs instructeurs du Japon. Ses forces s'élèvent aujourd'hui au point de vue terrestre à 120.000 hommes qu'appuient 40.000 réservistes. La marine comprend deux croiseurs légers, un destroyer, douze torpilleurs, quatre sous-marins et neuf vedettes lance-torpilles. L'aviation est constituée par 150 appareils de première ligne.

La production du Thaïland, qui fait l'objet des principales convoitises nipponnes, se compose de caoutchouc en grandes quantités, de riz, de tabac, de poivre et de coton. Les richesses du sous-sol sont loin d'être négligeables : fer, antimoine, manganèse et mercure.

Finalement, il faut rappeler que le Thaïland a toujours entretenu des relations d'amitié avec la Grande-Bretagne, cimentées par une dépendance économique importante. Les principaux débouchés de la production siamoise sont la Malaisie britannique et Hong-Kong.

LA ROUTE DE BIRMANIE, OBJECTIF DE CHOIX

Mais à supposer que les Japonais arrivent un jour à triompher de la Chine, ils atteindraient la frontière qui borde le nord de l'Inde et le nord-est de la Birmanie. Les Indes sont gardées par la masse imposante et infranchissable de l'Himalaya, mais la Birmanie ne peut pas s'avantager d'une frontière naturelle aussi favorable. Ceci a été signalé il n'y a pas longtemps à l'attention du monde, lorsque la question de la route de la Birmanie, voie de ravitaillement de première importance pour la Chine, souleva tant de polémiques internationales.

Il est vraisemblable que la prochaine étape de l'avance japonaise après la Chine vise l'occupation de la Birmanie et que, par conséquent, des forces nombreuses devraient monter la garde sur la frontière birmane pour que la défense de l'Inde soit efficace.

SINGAPOUR ET LE CANAL DE L'ISTHME DE MALAISIE

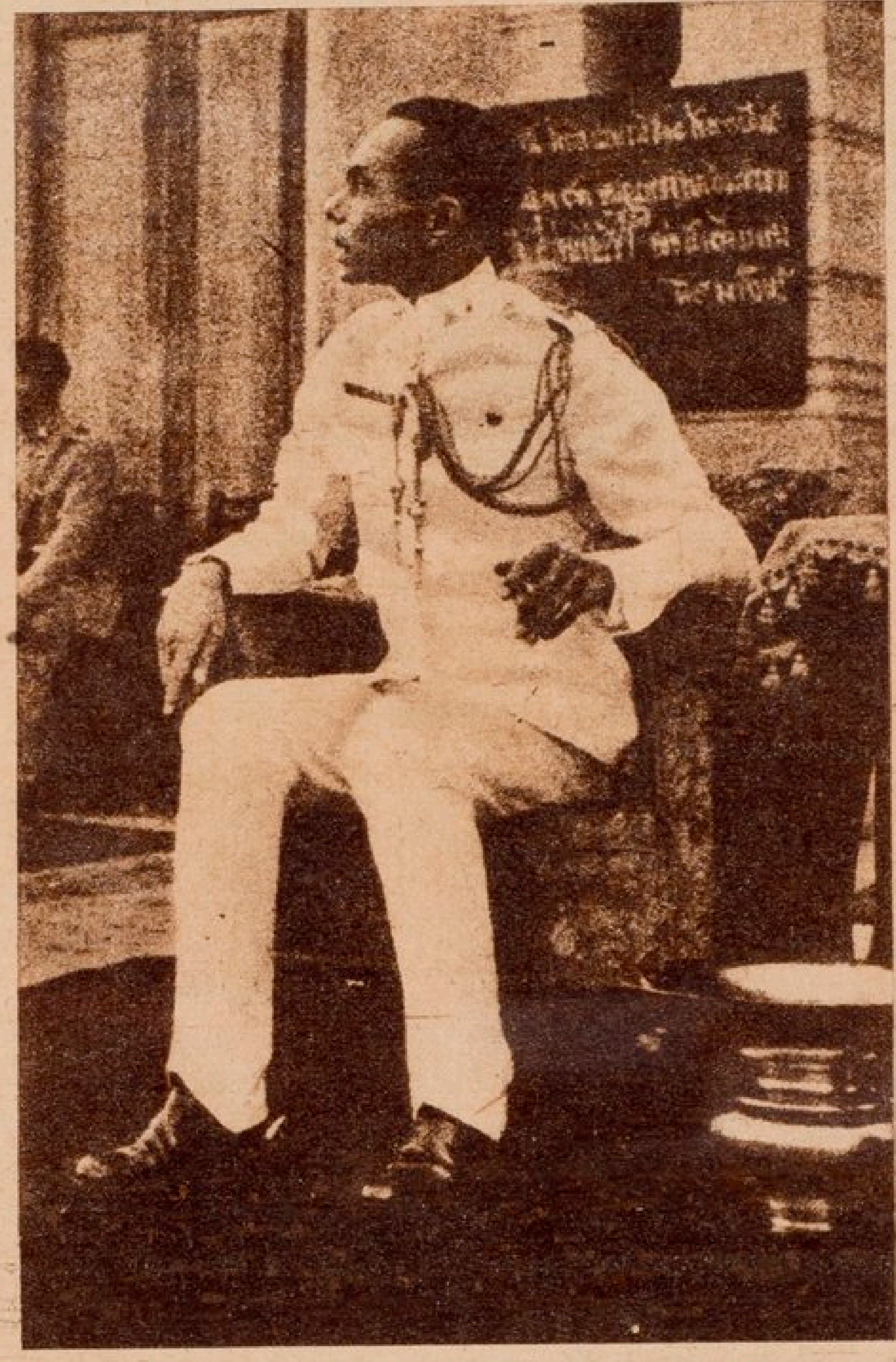
Un autre danger auquel une attention particulière doit être réservée est le projet tant de fois discuté de creuser un canal à travers la partie la plus étroite de la presqu'île de Malaisie, en vue de raccourcir le chemin vers l'Extrême-Orient. Ce canal, s'il était construit, passerait au nord de Singapour, bastion de la puissance britannique en Orient. Il se peut que la réalisation de cet ouvrage présente d'indiscutables avantages commerciaux, mais ce n'est pas d'avantages commerciaux qu'ont parlé les polémistes japonais dans leurs fréquentes discussions sur la réalisation d'un plan qui donnerait au Japon un accès plus facile au golfe du Bengale tout en diminuant sensiblement l'importance de la base de Singapour.

Dans les conditions actuelles, créées par les dernières concessions de Vichy, les Japonais prenant pied en Indochine se trouvent sur la frontière birmane ; leur flotte peut opérer à partir de bases distantes de huit cents milles de Singapour alors que le port japonais le plus proche se trouve à trois mille milles de cette ville. Les porte-parole japonais ont qualifié d'« agressives » les mesures de défenses entreprises par les Britanniques en Malaisie. Et pourtant les mouvements des forces armées de terre et de mer britanniques ont pour seul objet la défensive. Il n'est pas question dans ces manœuvres de menacer le Japon, séparé de Singapour par une distance supérieure à la largeur de l'océan Atlantique. Par contre, toutes les opérations entreprises par les Japonais se déroulent dans le voisinage relatif de la Birmanie, de la Malaisie et des Indes néerlandaises.

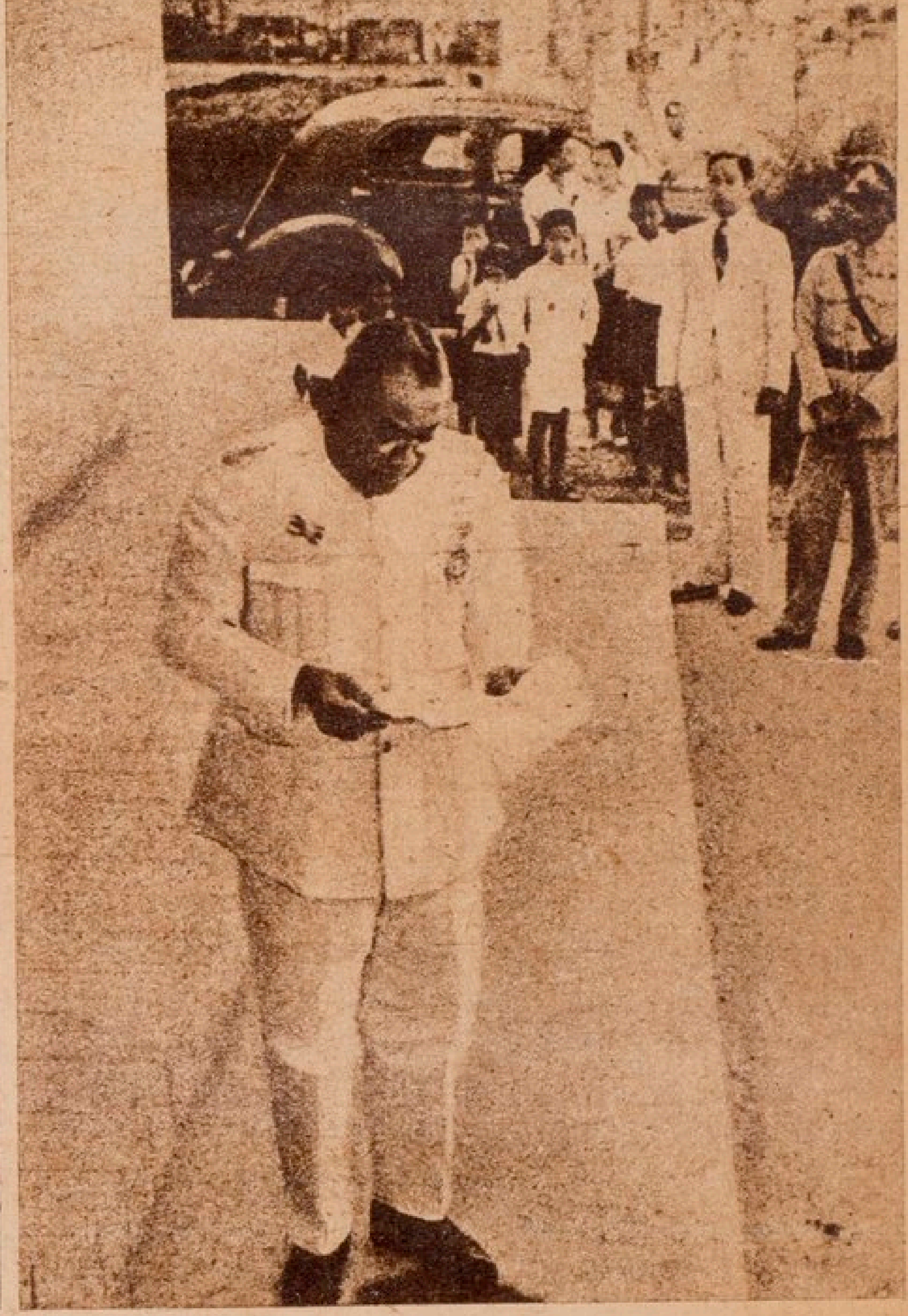
Politiquement, les Indes et la Birmanie sont séparées ; pour les besoins de défense, elles constituent un seul bloc. L'occupation de la Birmanie mettrait les Indes dans l'obligation de s'armer comme le sont actuellement les puissances mondiales de premier ordre, et ceci ne pourrait pas se faire sans des sacrifices financiers qui affecteraient sérieusement l'économie de ce pays. Voici pourquoi l'armée des Indes veille constamment face à l'Est ; voici pourquoi la Birmanie, clef stratégique d'importance toute première, fait l'objet d'énergiques mesures de défense de la part du gouvernement impérial.



Sa Majesté Ananda Mahidol, roi du Thaï (à gauche), et son jeune frère. Le roi du Thaï est âgé de quatorze ans. Il a succédé à son oncle, le roi Prajadhipok, qui fut forcé d'abdiquer.



Le prince Aditya, président du Conseil de Régence du Thaï, assiste officiellement à une réunion hippique au champ de courses de Bangkok.



Le général Phya Bahol Bolabayuha Sena, ancien président du Conseil thaïlandais, est l'un des hommes politiques les plus en vue du pays.

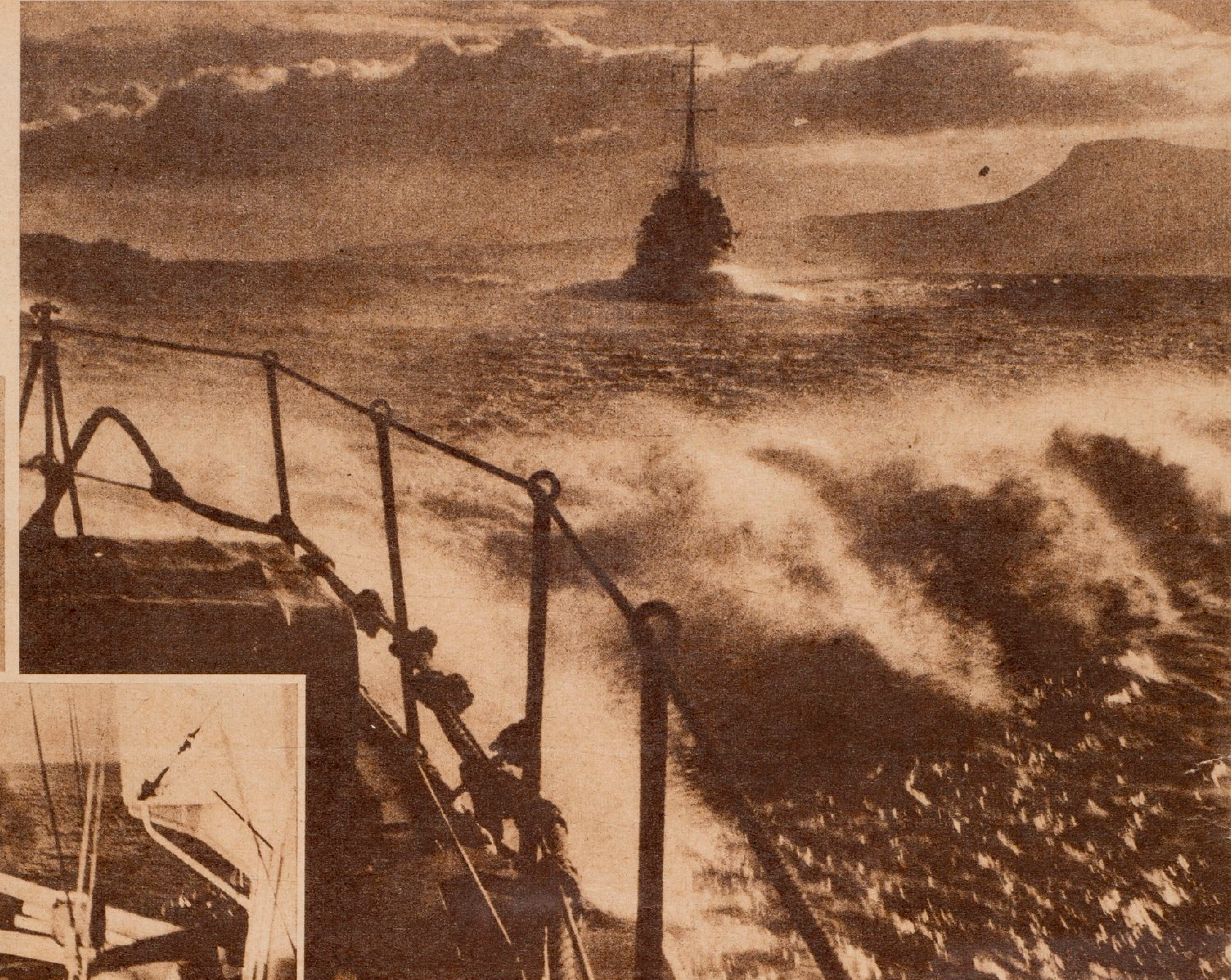


Le marché dans la jungle. Tous les matins, dans chaque ville thaïlandaise, se tient un marché où la population se ravitaille. Quand la ville de Nakhon Phanom fut bombardée par les Français, au cours de la guerre entre le Thaï et l'Indochine, le marché de la ville fut transporté dans la jungle, à sept cents milles de là.

DES CORRESPONDANTS NAVALS NOUS PARLENT :

« Binks » Martin, du « Daily Mail », et Woodward, du « News Chronicle », dont nous publions ici quelques souvenirs sur la guerre sur mer, en Moyen-Orient, sont des correspondants accrédités auprès de la marine de Sa Majesté le Roi d'Angleterre. Ils attendent du nouveau en Méditerranée.

« Nous n'avons plus rien à faire, les Italiens ne veulent pas se battre avec nous depuis un certain temps. Il ne restera bientôt plus qu'à écrire mes mémoires. »



Un cuirassé britannique en action, quelque part en Méditerranée. A un rythme infernal, les canons géants de 15 pouces envoient leurs obus à des dizaines de kilomètres à distance, symboles éloquents de la maîtrise des mers britannique.

Au large des côtes de Crète, deux navires de guerre britanniques fendent les eaux de la Méditerranée de leur masse puissante. La marine a joué un grand rôle dans la campagne de Crète, notamment en ce qui concerne l'évacuation des troupes britanniques et hellènes de l'île.

«ILS» NE VEULENT PLUS SE BATTRE...

Hallo, Martin ! Hallo, Woodward ! Les vieux amis, assis à califourchon sur les tabourets du bar du Cecil, se disent des histoires. Ils rentrent d'une croisière mouvementée en Syrie, et attendent la prochaine en taquinant le barman. « Je n'arrive pas à faire mes comptes, dit Martin ; il faudra que j'examine de plus près la feuille de frais de mon journal ! » Je ris, car Martin, le grand garçon blond, taillé en athlète, toujours prêt à lancer un bon mot ou faire une blague, ne doit pas beaucoup s'embarrasser de détails pécuniaires. Il a l'air parfaitement heureux, et je suis fasciné par sa vie de marin. A terre, le prochain voyage est loin, il fait beau, Alexandrie est pleine d'attraits. Il proclame, comme les autres, que la mer l'ennuie. Mais une fois parti, il retrouve cette amitié étroite qui lie ce petit « paquet » d'hommes, dont il ne pourrait se passer.

— *Vous avez peur, quelquefois ?*

— Et combien ! Je suis paralysé par la peur. Le seul problème, c'est de cacher cette peur. Quand vous les voyez, ces avions gris, qui foncent sur vous en jetant leurs bombes que l'on peut parfois distinguer clairement, il n'y a aucun doute, vous avez peur. Vous êtes la cible certaine, aucun lieu de refuge. Le pont supérieur, le pont inférieur, tout est pareil. Et les bombes perçantes explosent bas, dans les parties vives. Cela dépend du hasard. Quant à moi, je préfère rester en haut, car là, au moins, je vois quelque chose

— *Avez-vous toujours été correspondant de la marine ?*

— J'ai fait un peu tous les métiers. J'étais correspondant du « Daily Mail » en Abyssinie, avec les Italiens. J'ai fait la guerre d'Espagne, du côté de Franco, puis du côté des républicains à Bilbao où les nationalistes assiégèrent et conquirent le port. Je retournai du côté de Franco pour voir... Toujours cette curiosité malsaine qui me fera démolir « tranquillement » par un partisan échauffé !

« J'ai passé une partie de la guerre à Stockholm que j'ai quittée le 31 mars, pour rejoindre l'Angleterre par un long détour en Finlande.

« J'ai subi le « blitz » de septembre comme tout le monde, puis je suis venu en Méditerranée avec la flotte, pour suivre les opérations.

« J'eus bientôt un spectacle splendide, en décembre : ce fut le bombardement de Valona.

Le bombardement de Valona

« Nous étions partis d'une base que je ne peux vous mentionner. Aucune rencontre en route. Il faisait nuit noire, car nous étions en décembre. La flotte s'est mise bien en face du port et, à la minute exacte, tous les canons sont partis. Il y eut un éclair terrifiant, d'une vivacité telle que j'en suis resté ébloui plusieurs minutes bien que j'eusse fermé les yeux. Une dépression et une pression alternatives de l'air nous faisaient respirer artificiellement à une cadence oppressante. Quelques secondes plus tard, un souffle brûlant nous enveloppait. Il ne dura que quelques secondes plus tard, un souffle brûlant nous ble. Puis la bourrasque enflammée s'éteint, et il n'y eut plus que les oscillations de la coque pour nous rappeler la canonnade. Le bruit est énorme, mais je préfère le bruit sourd du canon de 15 pouces à l'éclatement du canon de 6 pouces. Il paralyse mais n'énerve pas aussi désagréablement les nerfs de l'oreille. Ce qui fatigue davantage, c'est l'attente du son grêle de la cloche qui sonne le déclenchement du tir. Quelques secondes où notre cœur ne bat plus, un silence de mort...

« La précision du tir à pleine charge, c'est-à-dire à 22 milles pour les gros canons, est de l'ordre de 50 mètres. Rien, en matière de balistique, n'est laissé au hasard. La balistique calcule, hors l'intensité du vent et la température de la stratosphère où passe l'obus, chaque point de la trajectoire du projectile. A Valona nous étions beaucoup plus près, et nous étions sûrs de toucher juste. L'on m'a rapporté qu'au cours de l'engagement qui eut lieu au large de la Calabre, l'été dernier, avec la flotte italienne, l'ennemi fut reporté à une distance de plus de 25 kilomètres. Il était plus nombreux que nous, car il comprenait deux cuirassés, plusieurs croiseurs de la classe « Cavour » et des torpilleurs. Il prit la fuite cependant, et nous dûmes tirer à pleine distance sur les rapports de la flotte aérienne, sans voir l'ennemi. Nous enregistrâmes deux coups directs sur un cuirassé.

— *Le bateau doit-il être ramené au port après un bombardement comme celui de Valona ?*

— Non, car les canons lourds supportent 250 charges pleines sans la moindre difficulté. Et les pleines charges sont rares. La résistance pour les charges moindres croît au carré, c'est-à-dire que 250 demi-charges sont probablement possibles. Quant à la coque, elle cède un peu, car elle est élastique dans sa largeur, mais c'est l'art de la construction navale, de savoir calculer cette élasticité de telle manière qu'elle n'affecte pas la longévité du navire. Et si l'on a le temps de faire des préparatifs, les conséquences internes sont négligeables. L'on enlève toutes les lampes, sauf quelques-unes qui sont sacrifiées. Les cadres et les photographies sont étalés sous les armoires. Les chaises et les tables sont fixées par des cordes. Le charpentier du bord est occupé quelques jours à réparer les menus dégâts, mais rien de grave n'est à craindre.

Le convoi de Malte

« Le 10 janvier, nous dûmes convoyer des bateaux marchands vers Malte, et nous fûmes violemment attaqués par l'aviation allemande. C'est une des caractéristiques de la guerre navale de la Méditerranée, que les combats entre navires ont été rares par suite du manque d'esprit agressif de la flotte italienne. La plupart des combats furent aéro-navals, et celui-ci, un des plus violents que j'aie connu. Le porte-avions « Illustrious » fut atteint par les bombes. J'ai assisté depuis à beaucoup de bombardements en piqué, mais j'ai rarement vu l'aviation allemande aussi insoucieuse de ses pertes. Ils descendaient aussi bas que le mât du bateau et filaient en rase-motte à la surface de l'eau à la fin de leur chute. Près de moi, un petit canon Lewis abattit un avion qui filait entre les destroyers. Il trembla quelques secondes, puis piqua vers l'eau en virant sur l'aile. Aucun autre coup n'avait été tiré. Je suis sûr que ces pilotes avaient été dopés, car leurs pertes furent importantes. Et le lendemain la R.A.F. bombardait l'aérodrome de Catagne, en Sicile, et détruisait la moitié des avions au sol. L'« Illustrious » et deux croiseurs furent atteints, mais aucun navire ne fut coulé. Le tir antiaérien de la marine est extrêmement efficace, car il converge de tous les points du navire et nos hommes sont entraînés avec soin. Il ne tend pas tellement à toucher l'avion qu'à couvrir le navire, et notre technique s'est perfectionnée dans ce but. Dès que l'alerte est donnée, le navire est à la position « repel-aircraft » (repousser une attaque aérienne), des sections de l'équipage sont détachées pour éteindre les incendies possibles, d'autres à réparer les dégâts, d'autres à signaler le danger. J'ai évidemment éprouvé de grandes émotions, mais je crois que l'on peut distinguer entre la défense des cuirassés et des croiseurs. Sur un cuirassé, la chasse et la défense sont très sûres. Sur un croiseur, votre vie est entre les mains du capitaine. Le « Kipper » voit l'avion et il doit jouer avec lui comme un lièvre joue par ses crochets l'attention du chien qui le poursuit. Il voit l'avion et parfois les bombes, et il vire de manière à ce que les bombes tombent à l'intérieur de la courbe que fait le navire. Il pare à bâbord, et tout le bateau penche d'un côté, puis il fait la manœuvre inverse. C'est un jeu qui, n'était son danger, serait passionnant à suivre. Vous voyez ces bombes au nez rouge ou jaune, et vous sentez votre carcasse trembler, tandis que très loin, dans votre pensée,

SUITES A LA TRAGEDIE ESPAGNOLE

Cet article est tiré du reportage d'un ancien ambassadeur américain, l'honorable John C. Cudahy, qui remplissait encore ses fonctions à Bruxelles en août 1940 et fut toujours considéré aux Etats-Unis comme un de leurs plus savants diplomates en Europe. Retiré de la carrière diplomatique, il est aujourd'hui correspondant de la revue américaine « Life » à Berlin, et lui câble de passage à Madrid les impressions que voici :

Mort d'Alphonse XIII

L'Espagne d'aujourd'hui, en proie à la misère et à la faim, offre un spectacle pitoyable. Le peuple se débat dans des difficultés quotidiennes avec une patience résignée, une souplesse d'adaptation qui lui font honneur. Mais fatigué de souffrir ces pénibles épreuves, il retrouve les anciennes traditions et les anciennes valeurs avec une ferveur nouvelle. Les cérémonies qui eurent lieu à l'occasion de la mort d'Alphonse XIII, l'ex-roi d'Espagne, ont permis au nouveau faste gouvernemental de s'étaler et au peuple madrilène de montrer sa piété et son amour de la figure monarchique.

Le matin de la mort du roi, le bureau de réception de l'hôtel Ritz était plein d'une foule élégante qui venait exprimer ses vœux de condoléance en signant le livre du protocole pour l'infant Don Fernando de Bavière-Bourbon, qui résidait à l'hôtel. Ce n'étaient que messieurs pâles et hauts de taille, aux visages longs et froids, dames élégamment habillées à l'expression lointaine, de l'aristocratie espagnole. Mais cette formalité mondaine se transforme bientôt. La nouvelle portée de bouche en bouche se répand en ville et une masse de gens simples, d'hommes de la rue, se pressait devant l'hôtel, pour signer le livre du protocole en signe d'obéissance et de fidélité.

La direction de l'hôtel dut placer deux tables dehors, sur le trottoir, et durant trois jours, tôt le matin jusqu'à la nuit close, des Espagnols de toutes conditions et de tous âges attendirent des heures durant, en longues queues, d'inscrire leur fidélité et leur loyauté pour le roi qu'ils avaient eux-mêmes fait mourir en exil. Il fallut 12 livres pour contenir les signatures des 40.000 personnes qui vinrent au Ritz. Quant à ces livres, signe du retour du sentiment national, ils sont classés aujourd'hui, la direction du Ritz ne sachant qu'en faire, et le duc de Bavière-Bourbon ne les verra jamais.

Le lundi suivant, il y eut cérémonie nationale à la cathédrale de San Francisco el Grande. On allait célébrer le *Requiem* pour le repos de l'âme d'Alphonse XIII. Le Caudillo Franco vint à la cérémonie. Il était escorté par sa cavalerie marocaine, témoin de ses débuts dans le Maroc espagnol. Les petits chevaux arabes frémissants suivaient un ordre impeccable, maintenus par une bride inflexible, et les lances piquaient vers le ciel, en traits parallèles, leurs pointes aiguës. La jeunesse espagnole, celle qu'il veut former au respect du régime et de l'idéologie phalangistes, suivait en grande pompe, portant le béret rouge vermillon qui donne à leurs jeunes visages émaciés la force résolue de jeunes conquérants.

Quand il entra dans l'église, la lumière colorée des vitraux jetait de grandes taches graves sur une scène d'une somptuosité médiévale. La réunion de Phalangistes, d'officiers militaires et de frères tonsurés, de grands d'Espagne et de leurs dames en mantille noire (la plupart d'entre elles sont blondes) s'agenouillait en hommage à la mémoire du roi malheureux dont les dernières paroles avant de quitter l'Espagne furent qu'il avait fait de son mieux pour son pays et son peuple. La minute fut émouvante. Le pieux accord de pensées dominait les actes du rite solennel.



Une vue du château de Vinuelas, à Madrid, où réside le général Francisco Franco Bahamonde, Caudillo d'Espagne.

Après la cérémonie, des milliers de jeunes gens agités couraient dans les grandes avenues, la route de San Geronimo et la rue de l'Alcalà, en criant : « Vive le roi ! »

Madrid n'était qu'une féerie de couleurs : le drapeau or, bordé de rouge cramoisi, et les armes de Bourbon étaient partout, non seulement dans les quartiers d'affaires et les beaux quartiers de la ville, mais aussi dans les quartiers pauvres : les Cuatro Caminos et la Porte de Tolède. Les gens misérables qui n'avaient pu se conformer au rite national laissaient à leur fenêtre un drap blanc sur lequel ils avaient peint l'insigne noir de deuil. Le sentiment royaliste fleurissait partout. L'on se demandait si le prince Don Juan devrait essayer un retour au trône en ces heures de tension et d'effort, ou si le pays ne pouvait supporter une autre crise.

Peut-être cette foi est-elle due à la dureté de cette tension. Car la misère est grave en Espagne.

La faim en Espagne

Le pays souffre cruellement de la faim et il n'a pas d'espoir de soulagement. Sur le Prado l'on voit un flot d'humanité en guenilles, tremblant de froid et de faim dans la bise hivernale : leurs visages figés ont une couleur terreuse. Beaucoup d'entre eux montrent des signes de tuberculose, d'anémie, de pelagre. Le docteur Carrel, voulant étudier les effets du manque de nourriture dans les zones de guerre en Europe, est allé en Espagne. Il a constaté qu'un grand nombre de gens ne reçoivent en quantité et qualité que le quart seulement du minimum nécessaire pour vivre. Pourtant le peuple espagnol endure ces rigueurs depuis cinq ans. Le pain et l'huile d'olive étant les bases du régime des travailleurs, le gouvernement donne aux prolétaires 250 grammes de pain par jour, aux classes libérales et moyenne, 120 grammes ; l'aristocratie et les étrangers ne reçoivent trois fois par jour qu'une substance compacte, d'un jaune rougeâtre et de la taille d'un œuf. Les salaires moyens sont de huit à dix pesetas par jour qui ont une valeur d'achat approximative d'autant de piastres, et le coût de la vie réduit au minimum est trois fois supérieur. Les oranges sont la seule nourriture répandue partout. Les œufs, la viande, le sucre, le beurre, le fromage et le lait sont à des prix prohibitifs.

La population, qui croissait au taux de 250.000 âmes par an avant la guerre civile, montre depuis 1939 un déficit. Mais si le taux des naissances a baissé, la mortalité n'est pas aussi forte que l'aspect de cette population affaiblie et sans vitalité pourrait le faire croire. L'homme a une telle faculté d'adaptation, qu'en présence de conditions de vie terribles, il continue à se maintenir. Les Espagnols sont sans espoir, veules, maigres, sans volonté. Ils sont souvent frappés d'amnésie et de cécité partielle à cause du manque des vitamines essentielles, la tuberculose les mine, mais ils ne meurent pas.

Les plus cruellement éprouvés sont les jeunes. Ils souffrent de déficiences qui les marqueront durant plusieurs générations. Leur croissance arrêtée, leur intelligence obscurcie, la dégénérescence de leurs membres font de ces malheureux enfants des estropiés de la vie.

Le Caudillo Franco Bahamonde

Le peuple ruiné a un chef, Francisco Franco Bahamonde — El Caudillo — qui s'isole de la vie sociale pour ne paraître qu'aux grandes occasions, comme la cérémonie du *Requiem* du roi.

Il est petit (1 m. 52), gros, avec une tête ronde et chauve. Il a l'air très sûr de lui et parle peu.

A l'âge de vingt ans, il prit part dans une campagne contre les Arabes du Rif et commandait une compagnie de Marocains qui croyaient qu'il avait un pouvoir magique d'éviter les balles et de les transformer en pétales de rose. Il fut blessé à l'estomac, quitta cette campagne de Melilla et fut nommé à 32 ans général, le plus jeune de l'armée espagnole.

En tant qu'homme d'Etat, il rend son action aussi effacée que possible. Il habite El Pardo, à 10 kilomètres de Madrid, et ne vient en ville que pour les occasions particulières, telles que la présentation de lettres de créance de ministres et d'ambassadeurs. Il est célèbre pour son calme, son flegme imperturbable. A la cérémonie du *Requiem*, il s'assit dans le sanctuaire de San Francisco el Grande, sur une chaise couverte de brocard qui ressemblait à un trône. Les regards de la foule convergeaient sur lui avec une pesante insistance. Durant une heure et quarante-deux minutes, il ne montra qu'une seule fois que sa nature différait de la rigidité marmoréenne de la statue du saint à côté de lui. Il mit sa main à son nez et le frotta. Ce fut tout. Personnage muet et falot, il essaie de dominer un monde qui aurait besoin d'aide et de soins attentifs. Puisse l'Espagne retrouver un jour l'ordre et l'abondance qui lui rendront cet aspect accueillant qui faisait son charme !

---

vous vous demandez si c'est un coup en plein, un « hard luck » pour le capitaine, ou un raté qu'il a évité avec maîtrise.

L'évacuation de la Crète

« La bataille de Crète commença le 22 mai. Nous craignions une invasion par la mer sur la côte ouest, vers le cap Matapan, et nous évoluions pour attaquer les convois ennemis, les transports de troupes et les vedettes rapides.

« Les nouvelles d'une invasion aérienne ne nous parvinrent, et nous dûmes rallier la côte est vers les îles du Dodécanèse. Les avions allemands venaient de tous les points du ciel. Nous n'étions pas tout le temps en train de les poursuivre et de nos chasseurs, ou de les harceler de notre défense antiaérienne. Mais pendant treize heures consécutives, tout l'équipage fut maintenu à la position « prêts pour l'attaque ». Les canonniers, près de leurs canons, recevaient de temps en temps un panier de sandwiches, que la section préposée aux dommages préparait et apportait en quelques secondes. Les Allemands avaient occupé toutes les îles de la mer Egée, avaient établi des aérodromes de fortune où les décollages et les atterrissages leur coûtaient le quart de leurs appareils. Ils venaient continuellement, et nous eûmes du mal à protéger nos convois. Je dois avouer que je suis toujours étonné du sang-froid de nos marins. Ils subissent les épreuves les plus épuisantes sans manifester la moindre fatigue. Chacun de leurs gestes est mesuré par sa valeur dans la décision du conflit. Ils agissent vite, en ordre, avec précision. Dans les engagements de nuit, ils reconnaissent leurs positions avec un sens curieux. Cela, ajouté au fait que le tir de nuit est plus spectaculaire, rend le spectacle irréel et féerique. Et l'on se rend compte facilement si les coups ont porté, à ce qu'ils se terminent par une petite lueur rouge causée par le choc de l'acier. Et sur terre... »

— *Sur terre, vous voulez sans doute faire allusion à la campagne de Libye ? N'avez-vous pas beaucoup facilité l'avance des troupes du général Wavell ?*

— Je ne crois pas que sa victoire soit due uniquement à notre aide, mais à Derna, Tobrouk et Bardia, nous avons détruit du matériel et paralysé une contre-attaque.

« A Derna, nous avions envoyé nos chasseurs pour éclairer l'objectif. Nous étions à une distance de 7 kilomètres environ. Ils jetèrent des fusées qui tombèrent lentement, projetant vers le bas un large cône de lumière pâle. Nos canons partirent immédiatement, et nous pûmes voir sur toute la ville une lueur rouge et un nuage d'épaisse poussière qui monta haut et fit écran à la vivacité des fusées. Partout sur la ville, des feux rouges parurent ; les explosions surgissaient de toutes parts et elle fut entièrement ruinée par notre action. Grâce à nous, les Australiens occupèrent la ville en huit heures. Vu du navire, le spectacle était grandiose.

« A Bardia, notre aviation de reconnaissance nous avait annoncé une concentration de voitures ennemies dans un *ouadi* à côté de la vile. Nous vînmes à huit kilomètres et nous bombardâmes sans difficulté ce camp qui devait comprendre quatre ou cinq cents véhicules. Il faisait plein jour et j'ai pu voir, à cette distance, qui représente à peu près celle d'ici à Montazah (et il m'indiqua le palais au loin de son balcon), des objets qui ressemblaient à une feuille de papier, ou une feuille morte soulevée par le vent, et qui retombaient mollement. C'étaient les camions projetés en l'air par l'explosion, qui retombaient comme des jouets.

« A Tobrouk, une contre-attaque ennemie fut découverte par notre aviation, et nous pûmes déloger les tanks et les autos blindées, aidant ainsi l'avance de nos colonnes. Mais je ne crois pas qu'en d'autres circonstances nous n'ayons eu d'autre effet que d'accélérer la retraite ennemie.

« Nous n'avons pu être avisés de la bataille du cap Matapan, qui eut lieu à l'improviste. Je n'ai évidemment pas assisté au bombardement de Tarente de l'hiver dernier, mais j'ai causé sur l'« Illustrious », aux pilotes qui avaient fait le raid. L'étonnement causé par l'audace de leur tentative restera longtemps dans mon souvenir. Une attaque en plein jour, à la torpille sans aucune réaction ennemie, quelle gageure !

« En Syrie, nous n'eûmes qu'à patrouiller au large de la côte de Damour. Elle était plus difficile à surveiller que celle de Libye, car elle est couverte de bosquets, de collines et de vallées touffues qui cachent la terre, tandis que la côte africaine est plate et nue.

« Et maintenant, ajoute-t-il avec un sourire, nous n'avons plus rien à faire, les Italiens ne veulent pas se battre avec nous depuis un certain temps. Il ne restera bientôt plus qu'à écrire mes mémoires... »

— *Peut-être chercherez-vous une nouvelle technique pour supprimer le bombardement en piqué, par les nuages de fumée ?*

— Il est curieux de noter que la fumée a été peu utilisée contre les avions. Vous savez qu'elle est produite en coupant la conduite d'air de la chambre de chauffe. Le mazout se consume en épaisse fumée qui forme rideau, à la surface de l'eau. Elle n'est pas assez large ni assez opaque dans l'air. Peut-être aussi que la surprise d'un piqué ne laisse pas le temps de s'y préparer. Je communiquerai votre idée à l'amiral, dit-il malicieusement !

A. H.

LES WINDSOR

UN COUPLE HEUREUX QUI JOUIT PLEINEMENT DE SON BONHEUR

Le duc de Windsor est actuellement gouverneur des 29 îles, 661 îlots et 2.387 bancs de corail qui forment la possession britannique des îles Bahama.

L'île rocheuse de la Nouvelle-Providence, sur laquelle s'érige Nassau, capitale de l'archipel, doit paraître bien petite au duc, habitué aux déplacements sur de longues distances, aux changements fréquents, aux distractions et à la vie active ; car, malgré tout, il est demeuré l'homme auquel il faut l'animation trépidante des métropoles.

Le duc de Windsor est amateur de musique de radio. Il apprécie le brouhaha confortable qui monte d'une table entourée de joyeux convives. Dans sa résidence gouvernementale, il vit au milieu d'objets qui lui sont chers : sa collection de briquets et son bâton de maréchal gainé de velours rouge brodé d'or, à l'aide duquel il aime pointer les endroits qu'il a visités, sur les cartes géographiques qui ornent les murs de son bureau. Au cours d'une inspection dans l'un des îlots de son administration, après avoir visité les entrepôts, les courts de tennis, l'église, l'école, le musée et les greniers, il sauta de sa voiture, se dirigea vers les quais et s'amusa à jeter des galets dans la mer, déclarant simplement : « J'aime les ricochets. »

BONHEUR CONJUGAL

La félicité conjugale du couple ducal, dont l'idylle a secoué le monde, est complète. Les visiteurs de Nassau sont unanimes à déclarer : « La passion dominante du duc est de voir les gens rendre hommage à la duchesse. On s'inclina devant lui pendant plus d'un quart de siècle, lorsqu'il était le symbole de l'Empire britannique. Maintenant, il s'intéresse seulement aux marques de respect qu'on témoigne envers son épouse. Pour vous brouiller vite avec le duc, soyez plein d'attentions envers lui, et négligez la duchesse. »

Le duc proteste lorsqu'un reporter-photographe lui demande de poser seul devant l'objectif. « Nous sommes une équipe », déclara-t-il. Les portraits finement encadrés qui décorent toutes les chambres de leur résidence représentent toujours l'« équipe ».

SIMPLICITE

Le duc de Windsor est un homme simple, énergique, autoritaire et imbu d'idées démocratiques. Les officiels de la cour de Londres estimaient que de sa personne émanait un charme qu'aucun souverain d'Angleterre, depuis les Stuarts écossais, n'avait jamais eu. Aujourd'hui, avec toute l'expérience que peut avoir un homme de quarante ans, le duc s'est composé un caractère qui, sans effacer les traces de sa haute naissance, révèle tous les efforts d'un homme qui s'est créé de lui-même. Sa nature semble présenter deux caractéristiques principales : d'une part une jeunesse brillante et une gentillesse constante qui ont fait de lui l'idole des foules, et d'autre part une ténacité mûrie qui lui a permis de se constituer selon ses penchants une vie privée. Son esprit est rapide, réceptif, plein de curiosité, mais sans indulgence envers les excuses banales et les méthodes surannées. Sa conversation tend toujours volontairement vers un but. En auditeur entraîné, il a vite fait de saisir les points essentiels et la généralité des sujets qu'on développe devant lui, de sorte qu'il est immédiatement à même de se former une opinion exacte sur toute question. Il possède une mémoire remarquable et s'est appliqué à développer cette faculté naturelle. Il peut citer mot à mot un paragraphe entier lu dans un journal du mois précédent. Il se rappelle non seulement les visages des innombrables visiteurs qu'il rencontre tous les jours, mais peut, longtemps après, les appeler correctement par leur nom. Dans la foule qui se presse à Nassau sur son passage, il reconnaîtra un visage entrevu une seule fois auparavant.

Il s'est toujours montré réticent envers la haute société dont il n'aime pas les attitudes traditionalistes à outrance. Pendant vingt ans, il a supporté ironiquement d'être le représentant non élu d'une génération moderne, informe et inintelligente, laquelle, absorbée par la frénésie de l'époque du jazz, s'est réclamée du prince de Galles comme chef, oubliant totalement qu'il était l'arrière-petit-fils de la reine Victoria.

Le duc est encore un jeune homme qui monte quatre à quatre les escaliers de sa résidence.

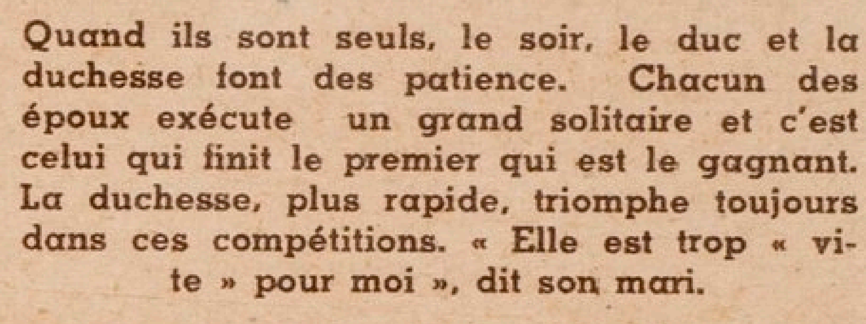
EPOUSE PARFAITE

La duchesse de Windsor est, d'après ceux qui l'ont approchée, le modèle de l'épouse parfaite. Douée d'un esprit constructif et organisateur, elle exerce une influence bienfaisante sur son mari qui déclare souvent : « La duchesse est la seule personne au monde qui puisse m'adresser la parole le matin avant que j'aie pris mon breakfast. » Le duc prépare lui-même son petit déjeuner — thé, toasts, marmelade — dans son petit salon. Dans ses appartements sont accrochés seize portraits de la duchesse, alors que quinze de ses photos ornent les chambres de sa femme.

Ce que la duchesse porte et ce que la duchesse dit, voici les principales préoccupations de la société de Nassau. D'une élégance parfaite et en tous points analogue à celle de son mari, la duchesse de Windsor passe pour être une des femmes les plus spirituelles qui soient. Son langage, parfaitement correct, est sec et direct, et rappelle la façon de parler des Américains. Il lui vaut la sympathie immédiate de tous ses interlocuteurs. A table, elle mène la conversation avec un brio remarquable. Comme tous les bons parleurs, elle a toujours son mot à dire. Ses opinions sont originales et intéressantes. Elle est honnête au point de toujours dire ce qu'elle pense, même si elle doit regretter immédiatement ce qu'elle a dit. Elle n'aime pas les détours, et va droit au but. Dotée d'un sens de l'humour caractéristiquement américain, ses traits d'esprit portent toujours et ses bons mots font toujours rire. Elle sait aussi écouter, lorsqu'on ne lui raconte pas des banalités.



« Cette chambre est strictement privée et elle me sert de cabinet de travail », déclara la duchesse de Windsor au photographe qui s'apprêtait à prendre cette pose. Mais, à ce moment, le duc surgit en disant : « On me permet parfois d'entrer ici à titre exceptionnel ». Et il s'accroupit aux pieds de sa femme en lui souriant gentiment. La duchesse essaya de le faire lever, mais, usant de sa prérogative royale, le duc demeura assis.



Quand ils sont seuls, le soir, le duc et la duchesse font des patience. Chacun des époux exécute un grand solitaire et c'est celui qui finit le premier qui est le gagnant. La duchesse, plus rapide, triomphe toujours dans ces compétitions. « Elle est trop « vite » pour moi », dit son mari.

AMEUBLEMENT AMERICAIN

Les Windsor n'ont jamais habité dans une maison de leur propriété. Lorsqu'ils séjournaient en Europe, ils étaient toujours locataires de châteaux qui souvent appartenaient à des Américains. Leur installation dans la résidence gouvernementale de Nassau donna l'occasion à la duchesse d'opérer quelques transformations dans l'ameublement de cette demeure. Tous les nouveaux meubles vinrent des Etats-Unis. La duchesse disait, pendant cette période de transformations, qu'elle faisait du « shopping » par correspondance.

George Marshall est l'intendant de la maison des Windsor à Nassau depuis l'arrivée du couple dans les îles. Il avait déjà été au service du duc et de la duchesse à Paris. C'est un homme très important qui se vante d'avoir assisté à deux couronnements : celui d'Edouard VII et celui de George V. Son travail à la résidence gouvernementale se trouve simplifié par le fait qu'on y sert rarement des repas de midi. Le reste du personnel est composé de serviteurs nègres. Le domaine est entretenu par des prisonniers noirs, qui cultivent également des légumes dans le potager. Le jardin ne donne pas beaucoup de fleurs. La duchesse est obligée, pour garnir les chambres de sa maison, d'employer des feuillages qui poussent naturellement dans le pays.

Sur la table du cabinet de travail du duc, au premier étage, se trouvent trois coffrets dont l'un porte l'inscription « Le Roi ». Il appartenait à George V. La duchesse a installé son bureau dans son petit salon. Elle y a entassé ce qu'elle appelle « la plus belle collection de livres de cuisine qui soit au monde ». Son chef ne parle que le français, de sorte qu'elle est obligée de lui traduire toutes les recettes qu'il ne connaît pas.

LES REVENUS DU DUC

Comme d'autres personnages royaux, le duc ne dépense pas beaucoup. Ceci est probablement dû au fait que les princes, par tradition, ne portent jamais d'argent sur eux et ignorent le plaisir qu'on ressent à s'acheter quelque chose soi-même. Il est impossible à quiconque, sauf à son conseiller financier privé, de savoir à combien se montent les revenus du duc de Windsor. Néanmoins, il n'est pas difficile de s'imaginer que c'est un homme aisé. De son arrière-grand'mère, la reine Victoria, et de sa grand'mère, la reine Alexandra, il a hérité un capital qui est estimé (surtout par des gens qui n'en ont eu aucune preuve écrite) à un million de livres. Son père, le roi George V, lui laissa les châteaux de Balmoral et de Sandrigham qu'il céda à son frère, après son abdication, pour une somme de 900.000 livres. Du roi George VI, il reçoit une annuité de 25.000 livres et à tout cela il faut ajouter les appointements de gouverneur des îles Bahama qui sont de Lst. 3.000 par an.

UN GOUVERNEUR AVISE

Les pouvoirs et les obligations du duc en tant que gouverneur sont fixés par des lettres de patente et par des instructions royales. Comme tout autre gouverneur, il a le droit de grâce sur les cri-

minels. Depuis qu'il occupe son poste, le duc eut une seule fois l'occasion d'user de cette prérogative. Un condamné à mort vit sa peine commuée en celle des travaux forcés.

Le duc s'intéresse vivement au bien-être de ses administrés, et il déclara ouvertement qu'il fallait mettre un terme aux spéculations des politiciens de Bay Street et des mercantis qui ne pensent qu'au développement de leurs affaires, en songeant seulement à encourager le tourisme dans le pays. Il prêta une grande attention à certains projets, actuellement en voie d'exécution, tendant à améliorer le sort des noirs qui habitent la colonie et qui forment le 80 % de la population totale des îles. Le plus grandiose de ces projets est un plan de réorganisation agricole qui a été mis en œuvre par Miss Jo Castairs à Whale Cay, où, grâce à l'emploi de poisson comme engrais, ont été réussies toutes les cultures de denrées alimentaires destinées à combattre les maladies locales très répandues, résultant d'une nutrition déficiente à base exclusive de pois, de riz et de poisson. Lorsque le duc inspecta récemment les excellentes routes construites par Jo Castairs et ses noirs, il s'écria : « Pourquoi donc toutes les îles ne sont-elles pas pourvues de routes pareilles ? Cela ne devrait pas être difficile, n'est-ce pas ? »

Deux autres expériences intéressant le gouverneur sont en cours dans l'île d'Elcuthra. A Hatchet Bay, un certain M. Austin Levy a prouvé qu'un troupeau de vaches de Guernesey pouvait très bien subsister et fournir du lait dans un pays qui en a toujours importé la quantité totale nécessaire à ses besoins. A Governor's Harbour, Mme Charlotte Blodget travaille inlassablement avec la population indigène pour faire revivre les arts et les métiers du pays.

La volonté impulsive du duc de venir en aide aux classes inférieures est une manifestation consistante de son caractère. Alors qu'il était roi, il entra en désaccord avec son cabinet parce qu'il avait déclaré qu'il « fallait faire quelque chose » pour les mineurs gallois. Les cyniques disent qu'il n'aura pas plus de succès dans ses efforts pour améliorer le sort des habitants des îles Bahama.

Les Windsor supportent un climat ingrat dans leur résidence. Alors que les îles extérieures sont constamment balayées par un vent frais provenant du large, et qui leur confère une température idéale, les îles intérieures ne reçoivent que le souffle qui vient des eaux surchauffées du Grand Banc des Bahama.

Ceux qui ont connu intimement le duc affirment qu'il porte toujours en lui le souvenir de sa royauté et son amour pour l'Angleterre. Il semble toutefois qu'il se soit parfaitement adapté à sa position de gouverneur. Il fut très heureux de pouvoir quitter la France, où il sentait qu'il ne pouvait pas être aussi utile qu'il l'eût voulu. La vie dans la colonie n'est pas désagréable, après tout, quoique légèrement monotone. L'hiver dernier, les Windsor étaient en visite à Cat Cay et on leur demanda l'autorisation de baptiser un terrain de golf « Les bas des Windsor ». Pourquoi pas les « Hauts et les bas des Windsor » ? demanda le duc en souriant.

CE QUE MANGENT LES GRANDS HOMMES...

Hitler aime le caviar... Staline ne l'aime pas...

Souvent la carrière d'un homme, sa destinée même, est modelée par la résistance de son estomac, ses goûts et ses habitudes en matière alimentaire. Bien que vigoureux, Hitler souffre des intestins et c'est pour cela qu'il est végétarien. Sa nervosité excessive provient, rapporte un professeur américain, d'une dyspepsie chronique. Par contre, tout le monde admire la confiante placidité de M. Churchill qui sait apprécier un repas fin, des liqueurs de choix et un bon cigare.

La petite histoire nous a laissé le récit de ce que mangeaient certains grands hommes.

Ainsi, Henry VIII d'Angleterre n'appréciait pas seulement les femmes.

Les plaisirs de la table lui étaient une nécessité. Il lui arrivait de faire monter un bœuf entier en forme de vaisseau de guerre et d'en dévorer la majeure partie, en jetant le reste aux nombreux chiens de chasse qui l'entouraient à table.

Il mangeait vite et mâchait à peine sa nourriture. Très sanguin, il devait souvent avoir recours à de fortes saignées.

Louis XIV était aussi gourmand que gourmet. Il mangeait au cours d'un seul et même repas quatre plats de soupe, une dinde, un quartier de bœuf rôti, de la salade, du jambon, des entremets, des fruits. Malgré cet appétit pantagruélique, il était toujours frais et dispos, plein d'entrain et de vigueur.

Napoléon, lui, engloutissait un repas complet de plusieurs plats en douze minutes au maximum. Il dévorait littéralement la nourriture et ne se souciait guère de ceux qui l'entouraient. Il ne mangeait pas à heure fixe, mais commandait son repas au moment où il avait faim. Il employait ses doigts au lieu du couteau et de la fourchette et se levait de table une fois sa faim assouvie. Il arrivait souvent aux invités à un banquet napoléonien de manger chez eux avant d'arriver.

Un de ses biographes raconte que ce furent ses habitudes en matière de nourriture qui provoquèrent chez l'Empereur le cancer dont il mourut.

Contrairement à l'Empereur, qui mangeait n'importe quoi, Joséphine appréciait les menus fins. Un jour, elle eut l'idée de faire préparer un repas à la mode romaine. Elle avait lu dans un ouvrage que la chair de perroquet était fort appréciée par les ancêtres de Mussolini. Elle fit égorger un de ces oiseaux qui parlait sept langues, enleva au jardin des Plantes plusieurs de ses volatiles rares et les fit cuire avec beaucoup d'épices. Le repas ne lui plut guère. Il fut renvoyé à la cuisine à peine entamé et l'impératrice en commanda un autre plus français.

La fantaisie de Joséphine avait cependant coûté à l'Etat quelques oiseaux merveilleux difficilement remplaçables.

Mais venons-en aux hommes qui, actuellement, dirigent le monde.

Churchill, le gourmet

Winston Churchill a fort bon estomac, d'où la vigueur de sa constitution et la force de son caractère. Le Premier britannique sait savourer un bon repas.

Il aime surtout le gibier préparé à la française avec des sauces savamment dosées. Il apprécie aussi le poisson, les vins du cru, les vieilles fines et les bons havanes.

Il donne au repas le temps qui lui est nécessaire. Mais à peine son dîner terminé, il peut se mettre immédiatement au travail et accomplir pendant plusieurs heures de file une tâche gigantesque.

Sa cuisine est une des meilleures d'Angleterre. Lui-même, lorsqu'il n'était pas absorbé par les lourdes charges qu'il assume aujourd'hui, prenait plaisir à confectionner ses menus. Aujourd'hui, nécessairement, il doit laisser cette tâche à d'autres.

Hitler aime le caviar

On a beaucoup parlé du régime alimentaire d'Hitler. Depuis plusieurs années, il n'a pas goûté à la viande. Mais il doit cette habitude, comme nous l'avons dit, à un estomac délabré. Cependant, dans le domaine végétal, il aime les légumes de choix : asperges, champignons, artichauts. Il en fait, d'ailleurs, une consommation prodigieuse. Il aime aussi les macaronis italiens que son ami le Duce lui envoie en droite ligne de Rome. Il les assaisonne d'une sauce spéciale dont son chef a le secret.

Mais ce végétarien a un goût marqué pour le caviar de la région du Volga — est-ce pour cela qu'il a envahi la Russie ? Le fait est qu'avant la campagne contre l'U.R.S.S., il en recevait hebdomadairement de grandes quantités dont il se régalait. Lorsqu'il était invité à dîner chez un ambassadeur ou chez un des chefs nazis, son cuisinier envoyait discrètement le caviar et les macaronis dont ne pouvait se passer le Führer. Il n'en voulait jamais d'autres.

Ajoutons que Hitler mange journellement de grandes quantités de poires. C'est là son fruit favori.

Staline, l'homme du peuple

Il a gardé des goûts simples, le dictateur de toutes les Russies, le petit père communiste qui s'est révélé de taille à tenir tête à Hitler.

Il a bon œil et bon estomac. Il préfère les plats simples, mais fortement épicés, que lui prépare, avant de partir pour son bureau, sa femme, commissaire du peuple aux pêcheries.

Contrairement à Hitler, il déteste le caviar, mais aime la viande. « Le caviar, dit-il, est une bonne marchandise d'exportation. » Il boit beaucoup de bonne vodka, préparée suivant une recette géorgienne. Il ne fume que la pipe, qu'il bourre de tabac des steppes russes spécialement préparé pour lui par des experts. Récemment, il a envoyé à M. Churchill une certaine quantité de ce tabac spécial, en lui recommandant d'essayer la pipe. Mais il est douteux que le Premier britannique délaisse ses fameux cigares...

Staline est un gros mangeur, bien que sa nourriture soit simple. Il prend tous les jours quatre repas plantureux dans une salle à manger voisine de son cabinet de travail. Son repas terminé, il se remet à l'œuvre. Il ne fait jamais de sieste, mais dort entre huit et neuf heures de file tous les soirs.

Mussolini mange mal

Le Duce a gardé de son origine plébéienne des habitudes assez vulgaires. Il mange mal. Comme Napoléon, il déteste les plaisirs de la table. Pour lui, un repas est une nécessité qu'il faut accomplir aussi rapidement que possible. Depuis qu'il est arrivé au pouvoir, il ne boit que de l'eau minérale. Il déteste la compagnie, préférant manger seul, tout en dictant à deux de ses secrétaires qui sont constamment à ses côtés pendant son repas. Il commence par un plat de pâtes qu'il absorbe rapidement, suivi d'une grillade, d'un légume et de fruits. Ce n'est qu'au café qu'il se détend un peu et qu'il parle avec ceux qui l'entourent. Puis il se lève et va faire soit de l'équitation, soit de la marche.

Il déteste les grands banquets, les dîners officiels au cours desquels il doit rencontrer la brillante aristocratie romaine.

Ces derniers temps, rapporte-t-on dans les pays neutres, il a beaucoup souffert de l'estomac et a perdu, de ce chef, de nombreux kilos.

Roosevelt, l'Américain 100%

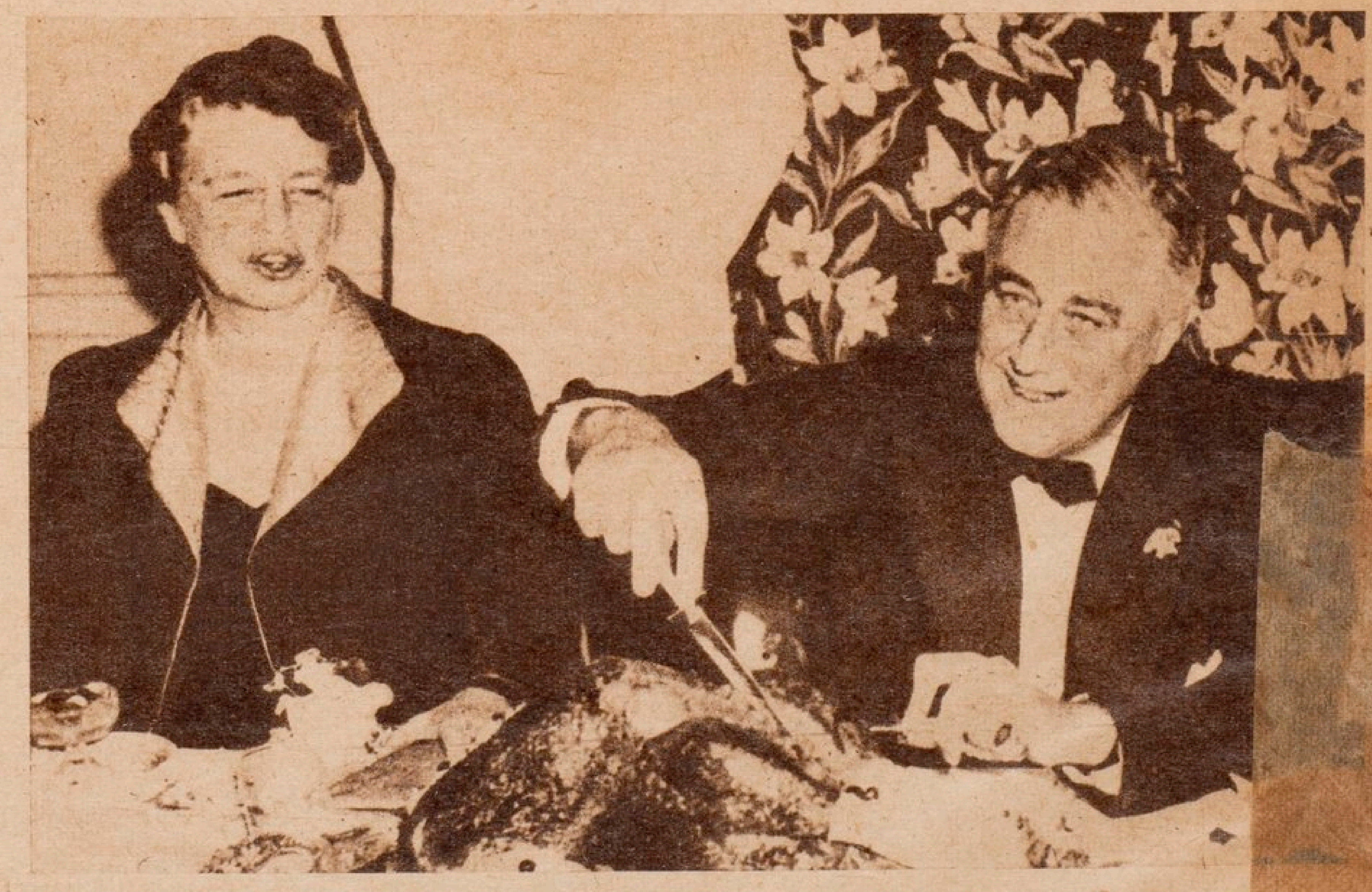
Le président des Etats-Unis aime l'Amérique, il aime les us et les coutumes américains et jusqu'à la nourriture d'outre-Atlantique. Il apprécie un « hot-dog » autant que la dactylo de Wall-Street ou l'employé de magasin du Far-West. Il mange également avec une satisfaction marquée le roast-beef servi avec de la confiture de groseilles.

Vous n'avez jamais mangé un rôti à la confiture de groseilles ? Essayez ce plat la prochaine fois. Vous en serez étonnés.

Le Président américain aime aussi les pommes de terre. Il les mange frites, bouillies et à toutes les sauces. Il boit peu — du vin de France de temps en temps — et fume de blondes cigarettes de Virginie en quantités modérées.

De tous les grands de la terre, c'est celui qui se rapproche le plus de l'homme de la rue... américain bien entendu, qu'il comprend et qu'il admire.

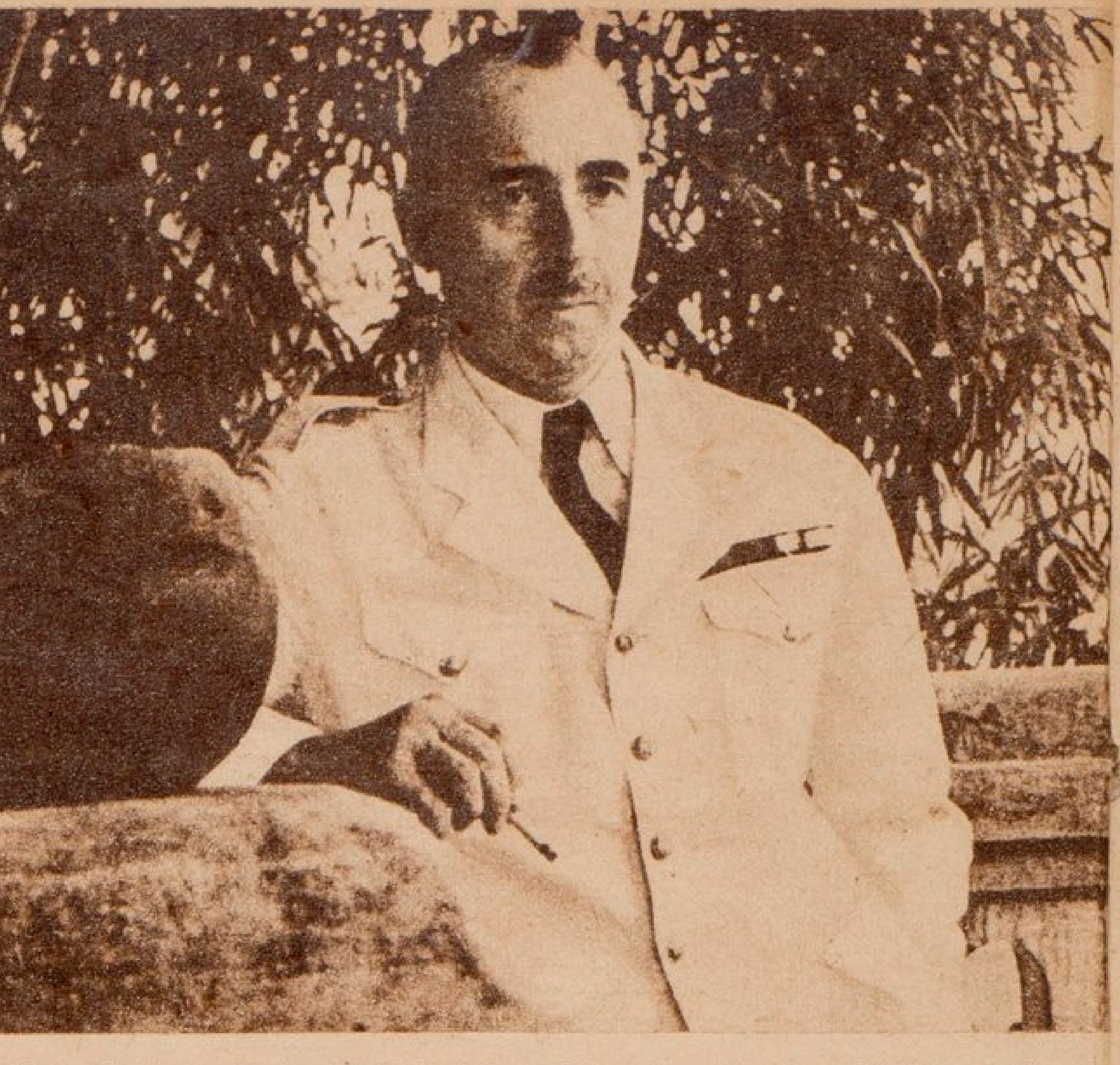
Voilà une des grandes raisons de sa popularité, car le président Roosevelt est Américain cent pour cent.



Américain 100 pour 100, le président Roosevelt est doué de cet appétit vigoureux qui caractérise la plupart de ses compatriotes. Le voici, à un banquet officiel, en train de découper une dinde... en connaisseur, sous l'œil intéressé de Mme Roosevelt.



L'école des élèves officiers de Brazzaville, le Saint-Cyr de l'Afrique Equatoriale. Le camp « Colonna d'Ornano » doit son nom au héros de Mourzouk, mort a[illegible] champ d'honneur. Le camp a été installé en six semaines. Il constitue à lui seul une vérita[illegible]le d'où sortent les soldats de la nouvelle France.



Le général de Larminat, Haut-Commissaire de l'Afrique Equatoriale française. Avant l'armistice, le général de Larminat était chef d'état-major du général Weygand en Syrie. Lorsque la France capitula, il prit la tête du mouvement de la résistance.



Sur la route qui conduit du Tchad en Erythrée, un pont de bois jeté sur une rivière, passage difficile, que des automobilistes travaillent à renforcer.

SOUS L'EQUATEUR, UNE NOUVELLE F

Parmi les possessions constituant l'immense Empire colonial français, l'Afrique Equatoriale était une des moins connues, et bien des gens, à travers le monde, ignoraient jusque son existence. Tchad, Gabon, Cameroun demeuraient des appellations mystérieuses, évoquant la noire inconnue de l'Afrique continentale, hostile et fermée à toute investigation étrangère, que seuls quelques hommes qui font partie de l'histoire avaient osé pénétrer.

Le 18 juin 1940, la France à bout de forces déposait les armes. Mais certains Français n'admirent pas qu'une défaite partielle qui laissait intactes toutes les armées d'outre-mer dût entraîner l'abandon de la lutte et l'asservissement à l'ennemi. Dès le mois de juillet le mouvement de la France Libre avait pris naissance et s'était organisé à Londres. A ce mouvement se rallièrent tous les Français valides qui se trouvaient en Angleterre et qui, dans les neiges de Norvège ou dans l'enfer de Dunkerque, avaient affronté les Allemands ; tous étaient prêts à se sacrifier une seconde, une troisième, et autant de fois qu'il le faudrait, pour libérer leur pays d'une emprise qui, dès cette époque, laissait prévoir ce qu'elle serait. Ce premier noyau d'hommes résolus fut le centre d'attraction vers lequel affluèrent tous les Français conscients qui avaient pu quitter la France, et bientôt le général de Gaulle était à même de déclarer au monde qu'une nouvelle armée française était sur pied, prête à entrer en action sur n'importe quel front, aux côtés de l'alliée britannique.

Un mois plus tard, exactement le 26 août, les agences d'informations annoncèrent que la colonie du Tchad s'était rangée sous l'étendard à la croix de Lorraine. Puis ce furent d'autres adhésions : en quelques jours, le Cameroun, le Moyen-Congo, l'Oubangui-Chari se mettaient aux ordres du général de Gaulle, et deux mois plus tard le Gabon tout entier se joignait à la France Libre. L'Afrique Equatoriale française effectuait ainsi une entrée éclatante dans la guerre et dans l'actualité.

La capitale de l'Empire français libre

A Brazzaville, le colonel de Larminat, aujourd'hui général, assumait les pouvoirs civils et militaires au nom du général de Gaulle, acclamé par une population enthousiaste. Cette ville est devenue la capitale de la France Libre. C'est le centre de recrutement, d'équipement, d'instruction de la nouvelle armée française qui s'est couverte de gloire dans les campagnes de Cyrénaïque et d'Afrique Orientale, avec les troupes britanniques.

Brazzaville ! Ce nom qui perpétue le souvenir d'une des plus belles figures de l'histoire française du siècle dernier a été donné à une ville composée de quatre quartiers qui lui confèrent son cachet de cité coloniale.

Dans la plaine sont réunies toutes les entreprises commerciales et maritimes qui président aux relations économiques avec la métropole par la mer et avec les territoires de l'intérieur. La résidence des administrateurs et des personnages officiels se trouve sur un plateau élevé d'une trentaine de mètres, sur lequel sont construites de coquettes villas entourées de jardins fleuris. Les fonctionnaires indigènes habitent un quartier appelé Potopo. Enfin, dans le Bas-Congo, grouille une foule pittoresque de femmes et d'enfants d'ébène, de marchands ambulants, tout ce monde vivant dans la rue du matin au soir, sans se soucier des rayons ardents du soleil africain.

Aujourd'hui, l'atmosphère de la guerre est venue se greffer sur celle paisible que Brazzaville présentait encore il y a quelques mois. En six semaines, le camp de Colonna d'Ornano, Saint-Cyr de la France Libre, a été créé, installé, outillé : à lui seul il forme une ville. De là sortent les officiers qui mènent les soldats de la nouvelle France. Les services d'intendance se sont infiltrés dans tous les quartiers de Brazzaville et en ont fait une immense officine qui remplit l'air de sa chanson de travail. Et dans un enthousiasme qui unit Français et indigènes, la capitale de l'Afrique Equatoriale française travaille comme une ruche. Le bruit des outils qui frappent, façonnent et modèlent monte au ciel comme un chant de victoire.

L'A.E.F. dans la guerre

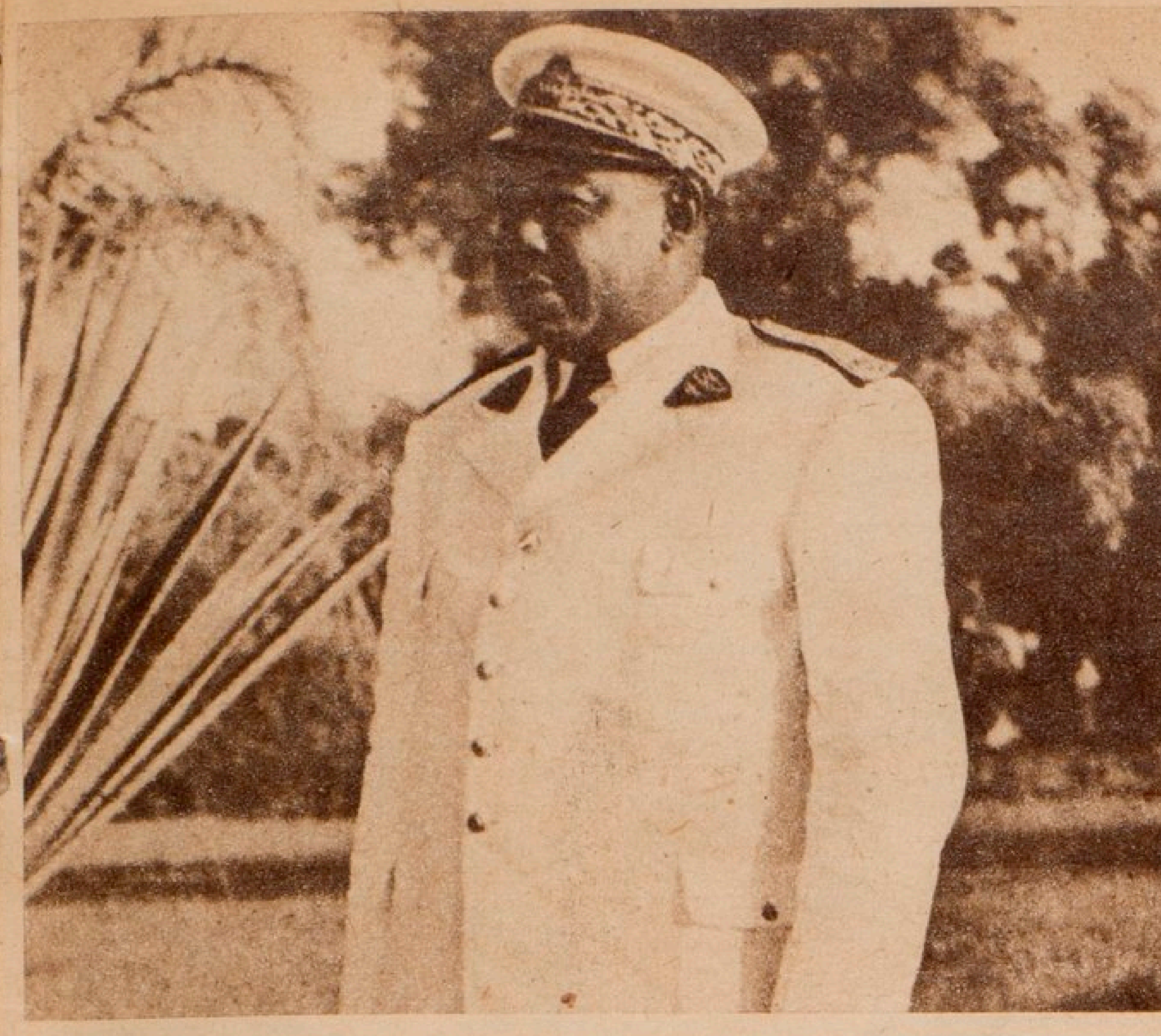
L'A.E.F. a joué dans la guerre africaine un rôle de toute première importance. Elle fut la base d'où sont parties les troupes françaises qui coopérèrent si efficacement avec les forces britanniques. Malgré des difficultés géographiques insurmontables, une véritable armée effectua un fantastique voyage depuis l'Equateur jusqu'à la mer Rouge, couvrant des milliers de kilomètres sur des pistes impraticables, dans des forêts vierges où l'homme ne s'est jamais aventuré, à travers des déserts s'étendant à l'infini. Les hommes eurent en outre à endurer un climat épouvantable. Mais lors de l'occupation de Cub-Cub, en Erythrée, un bataillon de tirailleurs sénégalais monta à l'assaut avec les troupes impériales. La Légion Etrangère et l'infanterie coloniale participèrent à la prise de la formidable place forte de Keren et livrèrent la bataille aux côtés de leurs alliés.

C'est des confins du Tchad que partit le détachement de méharistes motorisés qui franchit d'un seul trait neuf cents kilomètres d'un désert qui n'avait pas un seul point d'eau. Il surgit soudain devant Koufra, aux yeux d'un ennemi sidéré, qui n'arrivait pas à concevoir qu'il eut été possible à des hommes d'effectuer cette randonnée impossible, et auquel il ne resta plus qu'à se rendre.

Par ailleurs, l'Afrique Equatoriale française a été une plate-forme stratégique vitale pour les armées britanniques. Sa valeur géographique pour la cause des Alliés s'affirma dès les premiers jours de son ralliement. Les aérodromes du Tchad et du Cameroun devinrent des étapes régulières pour les avions de la R.A.F. qui affluaient en nombre depuis septembre dans les ports de Tarkoradi en Côte de l'Or et de Lagos en Nigeria. Tout ce matériel volant put être acheminé par ses propres moyens vers le Soudan anglo-égyptien, l'Afrique Orientale, la Libye, le Levant et même les Balkans. Des communications directes et présentant toutes garanties de sécurité furent établies entre l'Afrique Occidentale anglaise et le Soudan. Ainsi, l'Afrique s'est trouvée écartelée par une croix de routes entièrement contrôlées par la Grande-Bretagne et son alliée la France Libre. La voie anglaise qui va de la Méditerranée au Cap fut complétée par celle transversale qui, de l'océan Atlantique, mène aux côtes de la mer Rouge.

La réorganisation économique de la colonie

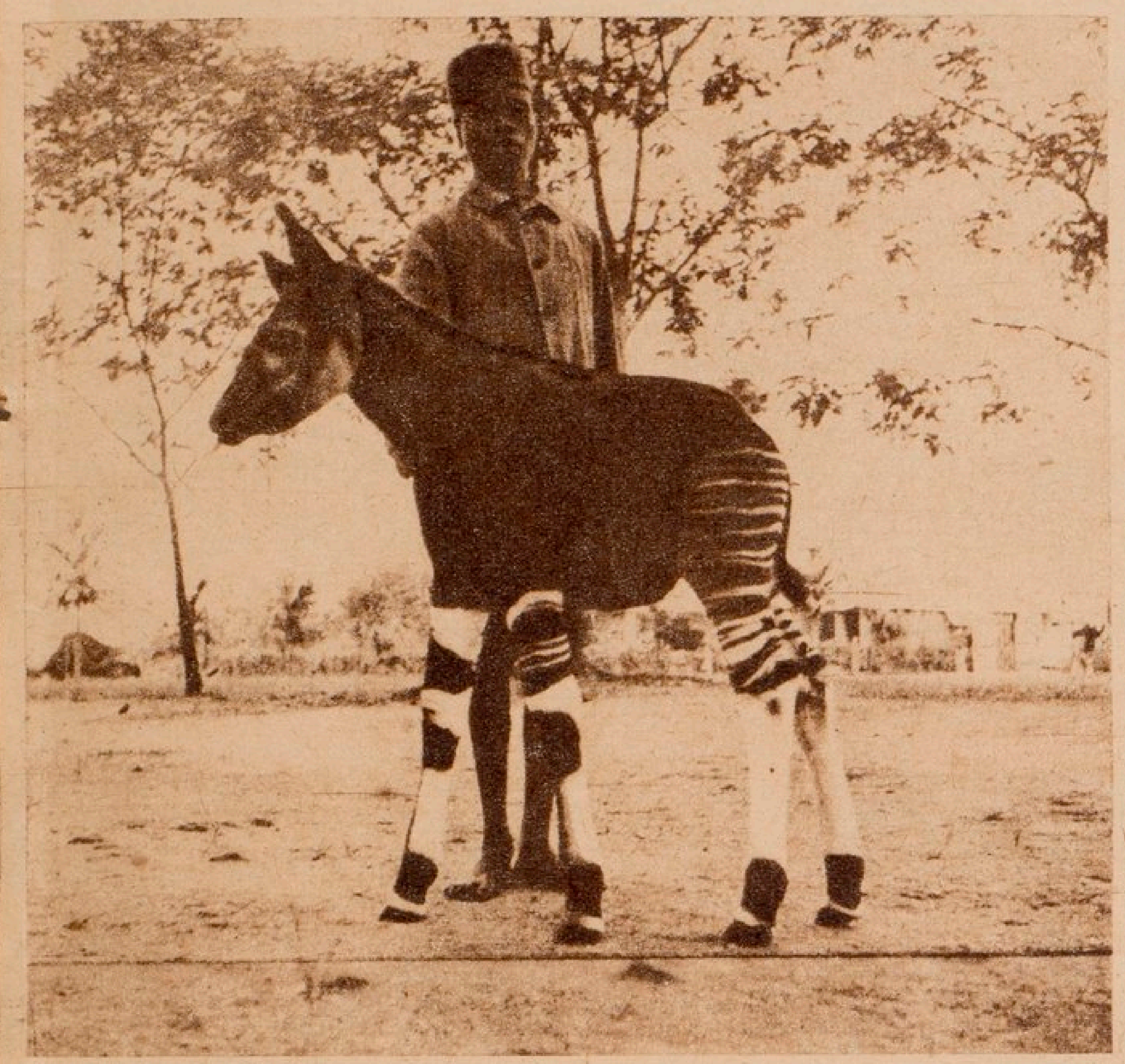
Au point de vue d'organisation intérieure, celle de l'Afrique Equatoriale française présentait de sérieuses difficultés et



M. Eboué, gouverneur de l'Afrique Equatoriale française. Le gouverneur Eboué, homme d'une grande énergie, est le premier fonctionnaire colonial de couleur ayant accédé au titre de gouverneur. Il fut aussi le premier à se rallier à la France Libre.



L'Afrique Equatoriale française a un port : Pointe Noire, où, depuis quelques mois, règne une grande animation. Les troupes de la colonie reçoivent constamment du matériel de guerre destiné à parfaire leur équipement. Voici, fraîchement débarqué, un avion moderne portant, sur ses ailes, l'insig[illegible]a France Libre.



Un okapi, bête sauvage très difficile à acclimater et qu'on capture dans la forêt d'Irunnu, au Congo belge. L'okapi est le résultat prétendu d'une girafe et d'un zèbre.

FRANCE SE FORGE

des problèmes nombreux et complexes à résoudre. Tout était à faire dans ces territoires : une impulsion nouvelle devait être donnée. Voici comment le gouverneur général de la colonie, M. Eboué, a défini les grandes lignes de la politique de l'A.E.F.

« *A la fin d'août 1940, la situation était sans issue. Le trafic maritime était arrêté et la colonie n'avait plus de moyens de se procurer, par l'exportation d'aucun produit, les devises indispensables, non seulement à l'achat de nouvelles marchandises, mais même au règlement de commandes déjà passées. Cette dette commerciale de trente millions paralysait tout échange. Un seul procédé restait possible, qui était d'engager l'or. On comprend combien la chose était précaire et même dangereuse, car on risquait de détruire à jamais les crédits de la colonie.*

Des conversations s'engagèrent aussitôt avec le gouvernement britannique, puis avec les producteurs français et belges et aussi avec le quartier général de la France Libre qui devait assurer le réarmement de nos navires. Ainsi, lentement mais sûrement, l'économie générale de l'Afrique Equatoriale française se remit en train. Il convenait avant tout de vendre les produits stockés. C'est chose faite aujourd'hui. Le coton de la dernière récolte est liquidé, le café est vendu, ainsi que les produits oléagineux. Des pourparlers ont abouti avec la Grande-Bretagne pour l'achat de toute la récolte d'oléagineux sans limitation et la garantie d'achat jusqu'à un maximum donné, du caoutchouc, de la cire, du copal et du café.

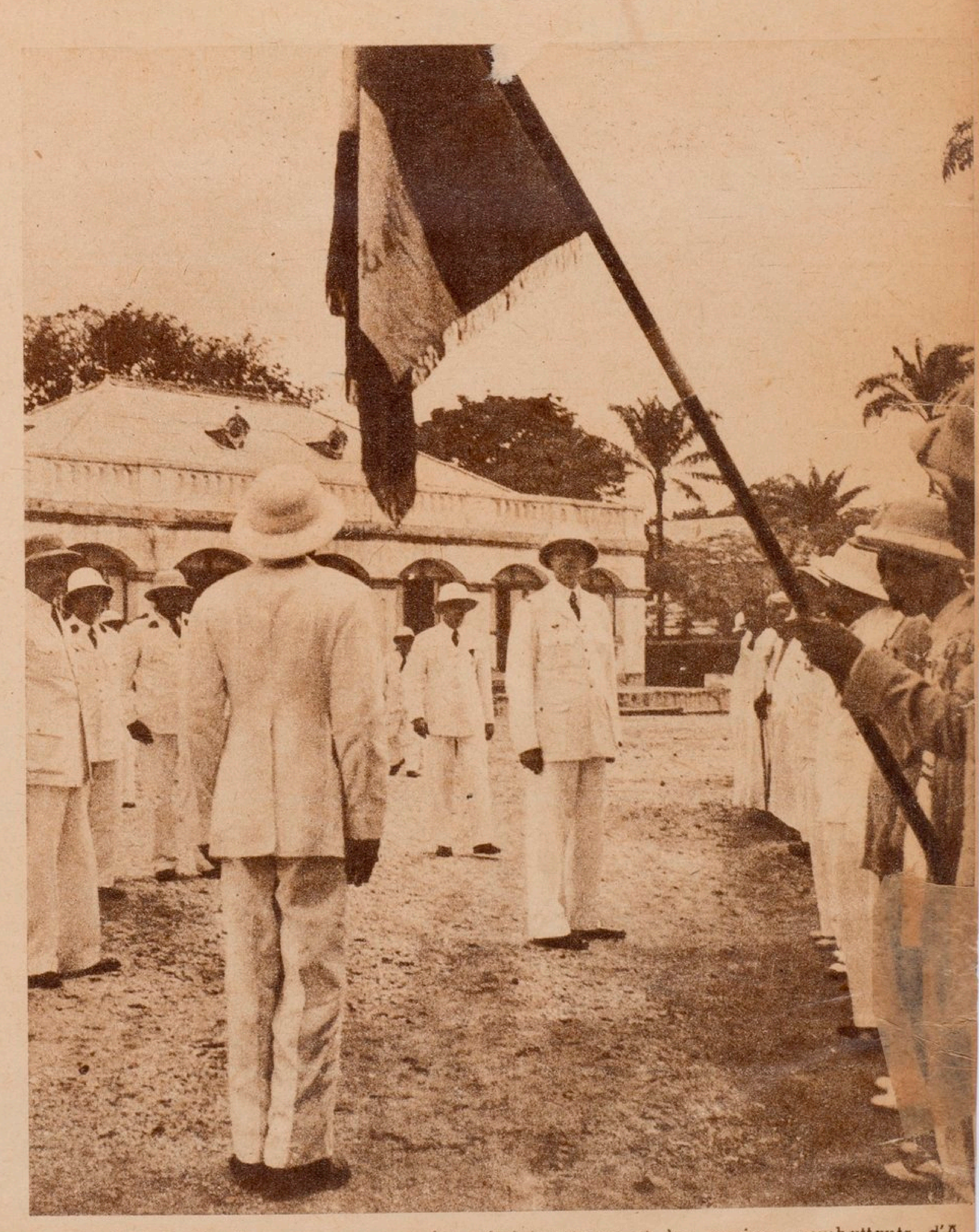
D'autre part, l'économie de la colonie exige aussi que les importations soient abondantes et variées. Le Congo belge, la Grande-Bretagne, l'Afrique du Sud et l'Amérique sont en mesure de nous fournir tout ce dont nous avons besoin. Nous comptons donc sur de larges importations qui donneront à l'Afrique Equatoriale française toute l'aisance voulue. Nos ports voient actuellement des navires entrer et sortir. Notre préoccupation la plus constante est d'augmenter notre tonnage et nous assurer les voyages les plus utiles, mais n'oublions pas les nécessités de la guerre, qui sont la condition première de toute réussite en la matière. »

M. Eboué, remarquons-le, a été le premier gouverneur colonial français à se déclarer pour le général de Gaulle. D'origine martiniquaise, il réunit un esprit fin, une intelligence vive et une maîtrise complète de tous les détails de l'administration coloniale. Il envoie son fils faire ses études au Caire.

Dans l'œuvre de réorganisation entreprise dans tous les domaines par l'administration, il conviendrait de citer les progrès réalisés dans les départements des travaux publics, de l'enseignement et surtout dans les services sanitaires qui ont consacré tous leurs efforts en vue d'améliorer la santé de la population blanche aussi bien qu'indigène...

Par un juste retour des choses, l'Afrique Equatoriale française a entrepris de payer à la France les bienfaits dont elle fut comblée. La civilisation qu'elle a reçue des colonisateurs français, elle la retourne maintenant, sous la forme d'une lutte qu'elle mène et mènera de toutes ses ressources et de toutes ses forces, afin de rendre à la métropole une liberté dont elle a été le symbole à travers les siècles.

E. P.



Le général de Gaulle passe en revue les administrateurs et les anciens combattants d'Afrique Equatoriale dans les jardins du gouvernorat, à Brazzaville.

Dans une des villes de la région du Canal, un quartier à peu près entièrement détruit par les bombes ennemies. Tout est désert et morne. Quelques rares passants circulent sur ce qui fut autrefois une rue et qui, aujourd'hui, ne conduit qu'à des ruines.

RAIDS SUR LE CANAL



A longueur de journée, les soldats de l'armée égyptienne travaillent au déblaiement de décombres. Les opérations vont vite, les troupes se spécialisent de plus en plus dans cette besogne.



A l'une des gares de chemins de fer, des hommes, des femmes, des enfants attendent patiemment de pouvoir se diriger vers l'intérieur. Chacun d'eux a emporté avec lui quelque meuble ou objet indispensable. Les visages sont graves, mais ne portent aucune trace de panique.



Les raids sur le Canal ont, comme à Alexandrie, donné naissance à un mouvement d'exode de la population. De nombreux trains, dont certains de marchandises, ont été mis à la disposition des réfugiés.

LA 5ème COLONNE EN BELGIQUE

Dans un récent numéro d'« Images », nous avons publié quelques pages du livre de M. Robert Goffin « Le roi des Belges a-t-il trahi ? » décrivant les derniers jours de la résistance belge. Nous extrayons, aujourd'hui, de ce même livre, d'autres pages traitant des néfastes agissements de la « cinquième colonne » avant et pendant l'agression.

- **Otto Abetz, corrupteur officiel du IIIe Reich**
- **Les Allemands connaissaient le canal Albert aussi bien que les Belges**
- **«Cinquième colonne» et parachutistes démoralisent les Belges.**

Un proverbe latin dit : « Jupiter rend fous ceux qu'il veut perdre. » Je suppose qu'il y aura plus tard un dicton allemand qui le complétera : « Hitler rend fou grâce à la cinquième colonne » !

Même pendant l'autre guerre, les Teutons avaient déjà le génie de l'espionnage. L'apothéose du mouvement nazi avait d'ailleurs été préparée, en Allemagne, par une campagne de démoralisation et de mensonge savamment orchestrée par Gœbbels. C'est-à-dire que le ministre de la propagande du Reich avait compris admirablement tous les effets de la publicité et les avait appliqués à la politique. Tout naturellement, les mêmes principes furent reportés sur l'action internationale qui eut, dans l'organisation nazie, une importance extraordinaire parce que la guerre était la fin de toute activité nationale-socialiste.

Espions d'hier et d'aujourd'hui

En 1914, on ne connaissait que l'humble espion qui se déguisait au risque de sa vie et transmettait à ses chefs des renseignements d'ordre militaire. Le génie allemand donna à ces mêmes individus une activité plus décisive. Leur mission de contrôle et d'enquête devait se doubler d'un travail militaire effectif en cas d'hostilité. Je tends même à croire qu'il y avait, dans l'organisation nazie, des catégories, parfois très différenciées, parfois très subtiles, qui embrassaient tous les champs d'activité et devaient permettre un rendement inégalé.

Si l'on cherchait des différenciations, la première qui se présenterait à l'esprit serait certes la suivante : il y a d'abord les agents qui agissent d'une manière secrète et ne se connaissent pas entre eux, puis ceux qui se consacrent à une besogne de pourriture intellectuelle et qui sont liés par la réalisation du même idéal.

Les premiers appartiennent au vieux système de tous les deuxièmes bureaux du monde. L'agent symbolisé par une lettre ou un chiffre ne connaît jamais que son supérieur le plus immédiat, si bien que, par échelon, on remonte ainsi au chef qui est le cerveau de l'organisation et n'est connu que par deux ou trois collaborateurs de toute sécurité.

Le bénéfice évident de cette conception est que, si un Etat étranger arrête un espion quelconque, celui-ci ne pourra jamais « donner » qu'un seul chef. Le centre supérieur d'activité est ainsi toujours sauvegardé.

Dans un langage très imagé, un colonel allemand qui avait appartenu aux milieux d'espionnage de 1914 me disait : « L'espionnage c'est comme l'électricité ; une lampe peut être brûlée, à la rigueur, un plomb principal peut sauter, mais jamais l'existence de la centrale ne peut être compromise. »

Quand la guerre éclata, Bruxelles devint immédiatement le grand centre d'espionnage. Au début, une avalanche de faux commerçants s'installa dans les hôtels de la place Rogier. Puis le flux s'écoula et chacun tâcha de s'intégrer dans la vie active du pays.

Otto Abetz prépare le terrain

Avant les hostilités déjà, un travail souterrain remarquable avait été réalisé par Otto Abetz. Il était l'ami intime de von Ribbentrop qui l'avait spécialement choisi pour ses qualités d'intelligence et de souplesse. C'était un beau grand Germain châtain qui devait assez donner aux Parisiennes l'impression du type aryen accompli. Il était très cultivé, connaissant à merveille le français et était habillé par le meilleur faiseur.

Ce fut le corrupteur officiel du Troisième Reich. Dès son arrivée dans les salons parisiens, il se fit connaître comme un homme de bonne volonté qui tâchait de réconcilier les cultures. Il s'aboucha très vite avec les groupes d'extrême-droite antimarxistes. Il était exactement au courant de la production littéraire française. Ami de Chateaubriand qui avait écrit la « Gerbe des Forces » à la gloire du nazisme, il devint le camarade personnel de tous les collaborateurs de « Je Suis Partout », hebdomadaire essoufflé qu'il ranima grâce à l'haleine vivifiante du Reich. Parmi ces folliculaires à la petite semaine se trouvaient tous les nationalistes intégraux, les intellectuels qui prétendaient être les disciples de Charles Maurras et de Jacques Bainville. On y trouvait des gens de talent comme Pierre Gaxotte ou Robert Brasillach à côté de personnages insignifiants comme Ferdonnet, le traître de Stuttgart.

A ce moment, Otto Abetz consacra son activité à la publication des célèbres « Cahiers Franco-Allemands » qui rétribuaient grassement tous ces petits messieurs de la trahison. Parallèlement à ce mouvement journalistique, évoluait un autre organisme protégé par l'ambassadeur actuel du Troisième Reich auprès des Français : le groupement de rapprochement des anciens de la guerre de 1914.

Otto Abetz avait, dans son département, le rayon de la propagande allemande en Belgique. Il est même probable que son substitut ne donnait pas toute satisfaction, car il arriva luimême en personne vers Pâques 1939. Il avait déjà jeté des bases sérieuses à Bruxelles puisqu'il était devenu l'ami de Madame Dadier qui avait loué un château à la campagne avec le secrétaire de l'ambassade britannique. Madame Didier, qui était au-dessus de tout soupçon, s'occupait activement d'une œuvre de réconciliation européenne basée sur la Société des Nations. C'était une proie toute désignée pour le rusé Germain.

— « Quelle joie, lui dit-il à peu près, de vous rencontrer ! Vous vous consacrez à la réconciliation européenne, mon œuvre de solidarité humaine est plus restreinte, je voue mon temps et ma grande fortune au rapprochement franco-allemand. Mon travail doit s'intégrer dans votre puissante activité. »

C'est ainsi qu'Otto Abetz parvint à organiser le célèbre week-end du Zoute où il invita le ban et l'arrière-ban des sympathisants pronazistes. Un des résultats les plus effectifs de cette belle réunion fut de réussir le tour de force d'avoir mis en présence des fascistes et des gens de gauche. Il y arriva par la ruse et l'audace. La conviction de Mme Didier était très proche de la foi internationaliste des socialistes et des anarchistes. C'est grâce à ce stratagème qu'Otto Abetz parvint à atteler au même timon nazi des écrivains de droite comme Robert Poulet, Pierre Daye, Raymond Debecker à côté de journalistes de gauche comme Pierre Hubermont, Gaston Derycke ou Gaston Neuhuys. En France, le savant corrupteur avait réalisé le même rapprochement en embrigadant des anarchisants comme Henri Jeanson ou Jean Giono.

Otto Abetz fut chassé de France le 30 juin 1939 et vint aussitôt s'installer à Bruxelles. C'est là qu'il prépara solidement son programme de corruption intérieure. Il avait rémunéré et donné des directives à de nombreux organismes qui allaient jouer leur partie d'accompagnement dans la belle orchestration nazie de la propagande.

Dès que la guerre éclata, toutes les activités se déclenchèrent automatiquement. On remarqua que la mesure était battue avec autorité par l'éminent « maestro » Otto Abetz qui put même très rapidement repartir pour Berlin tandis que son poste de Bruxelles était occupé par un de ses lieutenants du nom de Liebe.

La presse naziphile

Au moment de la campagne de Pologne, tous les chiens du nazisme commencèrent à aboyer. L'Allemagne avait de chauds partisans parmi les centres les plus avancés du mouvement flamingant. A Anvers, quelques associations fascistes, dynastiques, séparatistes, antisémites préparaient l'arrivée de Hitler. A Bruxelles, la propagande était claironnée par trois organes de la presse : « Cassandre » dirigé par Paul Colin, vendu à l'Allemagne depuis la guerre précédente. « L'Ouest » publié par un avocat, rayé du barreau de Bruxelles pour indélicatesse, et qui avait épousé une juive allemande. Les nazis avaient trouvé un moyen assez simple d'obtenir la publication d'un nouvel organe progermain ; ils avaient accepté de rendre la fortune de la pauvre israélite à la condition expresse qu'une importante partie des mensualités fût consacrée à l'édition d'un hebdomadaire. Le troisième journal était le plus violent ; c'était « Le Pays Réel » dirigé par le chef rexiste Léon Degrelle qui, au début de ses campagnes politiques, avait été surpris à passer par Berlin pour se rendre plus directement à la caisse de la propagande. Celui-ci avoua même, à un grand dîner parisien où se trouvaient les dignitaires de « Je Suis Partout », qu'il avait reçu trois millions de Mussolini.

C'était d'ailleurs un personnage de basse moralité qui avait organisé son insolvabilité en mettant « les trente deniers » au nom de sa femme tandis que la Société du « Pays Réel » annonçait, au moniteur, des pertes qui représentaient presque la totalité du capital.

L'attitude de Degrelle et de son journal fut si ignominieuse que ses derniers partisans politiques se séparèrent de lui avant le 10 mai.

Un détail expliquera l'audace honteuse de l'individu : lorsque Hitler envahit le Danemark et la Norvège, on ne fut pas peu étonné de lire dans le « Pays Réel » un article de Léon Degrelle où celui-ci félicitait cordialement son maître nazi du beau coup de main réalisé.

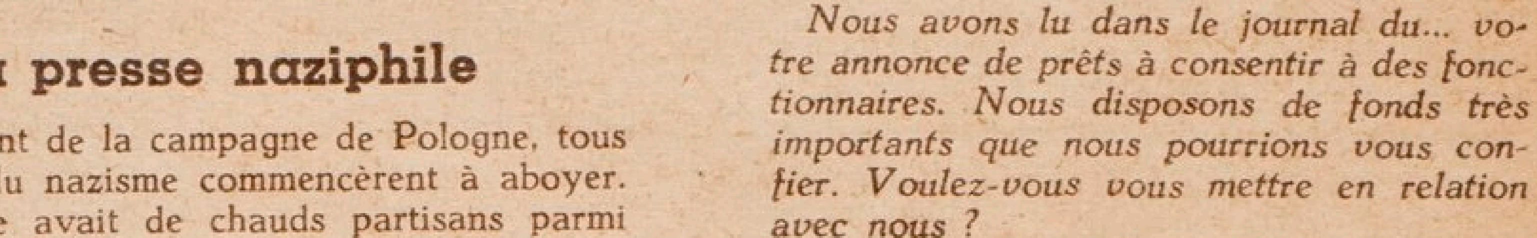
Activités nazies

Dès septembre 1939, les agitateurs professionnels allemands se retrouvèrent en Belgique. L'ambassade ne comptait pas moins de soixante-cinq personnes couvertes par l'immunité diplomatique tandis qu'un seul attaché et complément arrivait à l'ambassade de France.

A côté du personnel de l'ambassade allemande, il y avait celui du consulat, les employés du bureau des passeports, l'association des journalistes allemands, l'œuvre allemande du secours d'hiver, des chambres de commerce, des groupements de représentants d'industrie allemande, des centres d'affaire ou d'intérêt qui n'étaient que des officines nazies déguisées.

Il me suffira de donner quelques exemples pour faire bien comprendre la prodigieuse activité du deuxième bureau nazi ; les Allemands désiraient entrer en contact avec des officiers belges qui auraient été susceptibles de les renseigner. Voici comment ils s'y prirent et que cette leçon serve aux Américains :

Il y avait en Belgique de nombreuses sociétés de prêt tenues par des usuriers. Ces personnages peu recommandables avançaient des fonds à tous ceux qui étaient appointés par l'Etat. La clientèle des malheureux emprunteurs se recrutait par annonce dans les journaux. Un beau jour, chaque agence louche du pays reçut une lettre de Hollande ainsi rédigée :



Nous avons lu dans le journal du... votre annonce de prêts à consentir à des fonctionnaires. Nous disposons de fonds très importants que nous pourrions vous confier. Voulez-vous vous mettre en relation avec nous ?

Une dizaine d'usuriers se rendirent ainsi en Hollande où ils rencontrèrent un financier à l'accent allemand. En réalité, le financier n'était qu'un délégué du deuxième bureau du Reich offrant des fonds importants à condition de pouvoir consulter les fiches de prêt de l'usurier. Cela paraissait tout naturel ! Hélas ! la police belge eut bientôt son attention attirée par l'esprit de bienfaisance de ces organismes et elle apprit que le deuxième bureau allemand avait découvert un nouveau procédé astucieux. Il entrait ainsi en possession de tous les noms des emprunteurs belges dont il connaissait du même coup la gêne.

Comme par hasard, parmi ces malheureux endettés, se trouvaient de pauvres officiers qui constituaient des proies tout indiquées pour des offres d'espionnage.

Naturellement, la Sûreté belge connaissait beaucoup d'officiels allemands et cela rendait la besogne assez malaisée. Aussi, certaines activités délicates étaient-elles confiées à d'autres personnages de tout repos. Voici une histoire authentique qui intéressera les services de contre-espionnage américains.

J'avais appris incidemment en Belgique que des personnages importants de la presse vendue se rencontraient chaque samedi dans un somptueux château des environs de Bruxelles. Je fis suivre les intéressés et je sus ainsi que ces folliculaires pronazis passaient la soirée et parfois le week-end chez l'attaché commercial accrédité en Belgique par un gouvernement sud-américain.

Je n'attachai pas d'autre importance à ce fait quand un incident banal me mit sur la piste d'une combinaison fantastique. Au cours d'un procès correctionnel où je plaidais, j'appris qu'un individu très louche de nationalité hollandaise avait été, pendant plusieurs semaines, en possession d'un passeport délivré par un consulat sud-américain. Cela passa inaperçu pour les autres auditeurs ; je me rendis compte immédiatement de ce qu'une autorité étrangère n'était pas compétente pour délivrer un passeport à quelqu'un qui ne relevait pas de sa nationalité. Je pris des renseignements plus complets sur l'individu ; c'était un espion international très dangereux. Quant au châtelain si hospitalier, j'appris bientôt que c'était un Allemand naturalisé sud-américain jouissant de crédits allemands illimités et qui, sous le couvert de son immunité diplomatique, était le centre actif de tout l'espionnage nazi en Belgique.

Le lecteur pourrait se demander à présent pourquoi je n'ai pas précisé ni le nom de ce chef mystérieux, ni celui du pays dont il était le mandataire. Voici la raison pour laquelle j'ai cru bon de ne pas trop m'expliquer : j'ai été, voici deux mois à peine, accueillir un pauvre réfugié qui arrivait d'Europe par le « Nea-Hellas ». Sur le quai de débarquement, je vis quelqu'un dont la physionomie ne m'était pas inconnue. Les douaniers le traitaient avec respect. Par mégarde, je me trouvai tout près de ses valises et je lus distraitement le nom qui se trouvait sur l'étiquette. Tout s'éclaira soudain ; c'était l'espion sud-américain au service de l'Allemagne qui débarquait à New-York. Sa mission en Belgique était terminée et il venait en Amérique continuer son vilain métier. Et j'ai pensé que son nom intéressait moins mes lecteurs que le service de contre-espionnage qui pourrait me le demander.

Je pourrais conter ainsi cent histoires dont l'ingéniosité ferait sourire, si des milliers de mères belges n'en avaient pas pleuré. J'expliquerais comment treize intellectuels de pacotille publièrent un manifeste prohitlérien qui leur avait été commandé sur mesure ; je donnerais des détails sur le major Niemoeller qui parvint, grâce au sourire d'une jolie fille, à obtenir la licence d'achat d'un lot de wagons-citernes qu'il avait essayé depuis trois mois d'envoyer en Allemagne ; je dirais comment toutes les routes de mon pays avaient été bordées de panneaux publicitaires « CHICOREE-PACHA » derrière lesquels se trouvaient des signes conventionnels qui devaient aider la cinquième colonne et les parachutistes. Hélas ! un livre entier ne suffirait pas à dénoncer les ruses allemandes.

(Lire la suite en page 15)

Le canal Albert, principal ouvrage de défense belge, au moment de sa construction. L'exécution des travaux fut confiée à une firme derrière le nom belge de laquelle s'abritait une importante maison allemande.

LES VEDETTES PARISIENNES ET LES NAZIS

Depuis l'invasion de la France, on s'est souvent demandé quel a été le sort des grandes vedettes parisiennes.

Si quelques-uns, parmi les artistes français, eurent la chance de se trouver déjà de l'autre côté de l'Atlantique au moment des heures tragiques de juin 1940, il y en eut d'autres qui durent, pendant que les nazis avançaient vers la Loire, se joindre aux lamentables colonnes de réfugiés qui se ruaient vers le midi de la France, fuyant la mort et la destruction. D'autres encore demeurèrent à Paris, n'ayant pu, malgré tout, se résoudre à quitter la ville qui avait consacré leur gloire.

Pendant quelque temps, il ne fut pas question, en France comme dans toute l'Europe, de manifestations artistiques. Plus tard, on annonça que le gouvernement de Vichy avait compris dans son œuvre de « reconstruction nationale » la reprise des représentations théâtrales ainsi que la mise au point de nouveaux scénarii cinématographiques. D'autre part, à Paris, les conquérants voulurent être amusés. C'est ainsi que nous apprîmes que l'acteur-scénariste-auteur-metteur en scène Sacha Guitry, en compagnie de sa femme et de sa troupe, donnait des représentations dans la capitale. Il en fut de même pour Suzy Solidor, Henri Bry le chansonnier, Pierre Renoir, Suzette Maïs.

La zone non occupée vit affluer beaucoup d'artistes célèbres, lesquels considérèrent comme un moindre mal le fait de pouvoir vivre dans des régions où, pour le moins officiellement, l'Allemand n'exerce pas sa domination directe. Vichy devint la résidence de la charmante Danielle Darrieux, nouvellement divorcée, et de Louis Jouvet, qui entreprit des tournées en France non occupée et en Suisse. La Côte d'Azur en attira un nombre plus grand, comprenant Lucienne Boyer, J.-P. Aumont, Michèle Morgan et l'inoubliable Fernandel.

Mais il n'est pas dans les habitudes de la propagande allemande de laisser de côté le moindre champ dans lequel son activité pourrait se développer. Bientôt les émissaires nazis s'en virent sonder les personnalités les plus en vue du théâtre et du cinéma français, leur offrant des cachets mirifiques si elles acceptaient à travailler sous leur direction et, par le fait même, contribuer à répandre la doctrine hitlérienne. Bien de vedettes se sont trouvées devant un dilemme : ou bien se mettre au service de l'oppresseur, ou bien affronter la Gestapo et en subir toutes les tortures. Ce fut le cas de Jean Gabin. « Si vous refusez, ce sera le camp de concentration. » Et le petit homme nerveux que les services de propagande nazie de Paris ont dépêché sur la Côte d'Azur lève les yeux sur l'athlétique Jean Gabin pour constater les effets de sa menace.

Pendant une heure, l'émissaire de Paris a déployé les arguments les plus convaincants pour amener Gabin, le Spencer Tracy français, à accepter de tourner une série de films parlants français que les Allemands se proposent de lancer sur le marché dans un but de propagande.

— Vous semblez oublier, Monsieur Gabin, qu'il n'est pas dans les habitudes des Allemands de tolérer un refus inamical de coopération.

— Et vous, Monsieur, riposte violemment l'acteur, vous semblez oublier que je suis toujours un Français. Je vous déclare une fois de plus et pour la dernière fois que je ne tournerai pas vos films de propagande... quels que soient les désagréments que mon refus m'occasionnera !

Et comme le messager du quartier général allemand s'éclipse, Jean Gabin, héros de centaines d'évasions sur l'écran, médite sa seconde évasion des griffes des Allemands.

Sa première fuite remonte au mois de mai de l'année dernière, lorsque, marin en permission, il fut pris dans l'avance foudroyante des Allemands sur Paris, essuya leurs bombes à Dreux et s'échappa avec quinze minutes d'avance sur l'envahisseur. Voici son histoire telle qu'il la conta à un ami après son arrivée aux Etats-Unis :

« En septembre 1939, la guerre me surprit au beau milieu de la réalisation d'un nouveau film. Comme réserviste de la marine, je fus mobilisé parmi les premiers et affecté en qualité de canonnier à un dragueur de mines qui opérait dans une zone au large de Cherbourg. Nous avions pour tâche de repêcher les engins de destruction dont les nazis avaient parsemé la Manche.

« En mai, j'obtins ma première permission de longue haleine et m'en allai passer quelques jours chez ma sœur à Dreux, aux environs de Paris. J'y arrivai le jour même de l'entrée des Allemands dans la capitale, mais les renseignements étaient tellement vagues que nous étions loin de nous douter que l'ennemi fût si près.

« Trois jours après, notre petite ville fut l'objet d'un terrible bombardement par les avions à croix gammée. C'est dans un abri que j'appris la présence des Allemands à quelques kilomètres de là.

« J'étais un marin, et par conséquent j'aurais été fait prisonnier si je tombais aux mains de l'envahisseur. Je quittai l'abri et parvins à me glisser chez moi où je m'empressai de troquer mon uniforme contre un costume civil. Ma sœur et sa famille avaient déjà pris la route vers le Sud, laissant derrière eux une petite voiture. A mon tour, je roulai à toute allure dans l'espoir de rejoindre mon bateau.

« Arrivé à la première ville à l'ouest de Dreux, j'appris que la poussée allemande m'enlevait toute possibilité d'aller à Cherbourg et de retrouver mon unité. Un officier me conseilla de me diriger sur Toulon, base qui n'était pas encore menacée par l'ennemi.

« Je mis environ trois semaines pour effectuer le voyage jusqu'à Toulon, voyage qui ordinairement ne prend pas plus que deux jours en auto. Trois semaines que je n'oublierai de ma vie !

« Personne ne peut imaginer, sans l'avoir vu de ses propres yeux, ce qu'ont été la confusion et l'horreur de cette fuite dans la terreur de millions de réfugiés fuyant de Paris vers le Sud. Les routes grouillaient de femmes, d'enfants, de civils, parmi lesquels des centaines de milliers de Belges et de Hollandais. Tous les moyens de transport étaient employés : taxis, autobus, bicyclettes, voitures à cheval, charrettes. La benzine faisait défaut, et lorsqu'une voiture était vide d'essence, on l'abandonnait sur la route.

« Le spectacle le plus pitoyable était celui de pauvres femmes qui poussaient devant elles des voitures d'enfants chargées de hardes, alors que leurs gosses se traînaient à côté d'elles suspendus à leur robe. Telle était la cohue, qu'il m'arrivait souvent de ne pouvoir avancer que de deux kilomètres en un jour ! »

Après trois semaines passées dans le sillon de cette procession de douleur, Gabin parvint finalement à Toulon, où il fut démobilisé. Il s'installa chez un ami à cap Ferrat, entre Nice et Monte-Carlo. Vint l'armistice et, comme tant d'autres Français qui avaient voulu espérer et lutter encore, la vedette vécut dans l'amertume et le dégoût, oubliant pour le moment sa carrière et ses succès.

« ...A Marseille, il fut question de reprendre la production cinématographique, mais la dernière chose au monde que j'aurais désiré affronter, dans l'état d'esprit dans lequel je me trouvais, était un appareil de prises de vues. »

Puis vint le petit homme de Paris avec ses propositions et ses menaces.

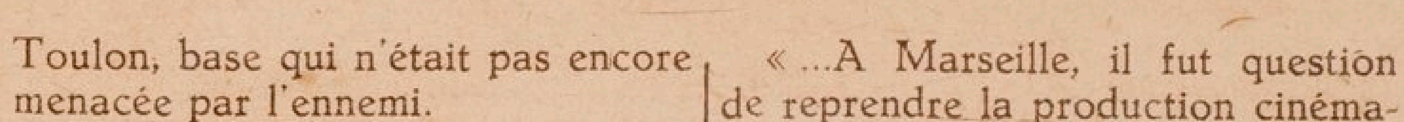
Jean Gabin réfléchit : pas d'argent, pas de passeport : le salut ne peut venir que de l'étranger. Il câble en Amérique à son vieil ami André Devan qui, depuis quelques mois, travaille auprès de la Twentieth Century-Fox. Pourra-t-il obtenir que, des Etats-Unis, on lui accorde les visas nécessaires et le passage sur un bateau ?

Pendant qu'il attend une réponse, Jean Gabin pense avec ironie au nombre de fois qu'il a rejeté les offres les plus alléchantes des producteurs d'outre-Atlantique. Aujourd'hui, les rôles sont renversés. Hollywood est le dernier espoir de salut.

La réponse arrive : non seulement la sortie de France de Jean Gabin peut être arrangée, mais Darryl Zanuck attend l'acteur avec impatience pour lui confier une série de rôles...

Un brumeux matin de mars, accoudé au bastingage de l'« Exeter », un homme de taille élancée, enfoncé dans un vieux manteau de fourrure, scrute les quais de New-York encore lointains où il sait qu'il est attendu. Dans son regard brûle la flamme sombre de la mort et du désespoir qu'il a vus de près. Mais sur ses lèvres se dessine un sourire de triomphe.





Danielle Darrieux, nouvellement divorcée d'avec Henri Decoin, se trouve actuellement à Vichy. Louis Jouvet réside également dans la capitale de l'Etat français.



Jean Gabin, que l'on voit ici dans « Quai des Brumes » avec Michèle Morgan, s'est enfui de France pour ne pas avoir à y tourner des films de propagande allemands. Il s'était toujours, jusqu'ici, refusé à accepter les offres des producteurs d'Hollywood. Mais la guerre a des raisons...

LA 5ème COLONNE EN BELGIQUE

(Suite de la page 13)

A la fin d'avril 1940, j'entrai en possession d'un prospectus qui valait son pesant d'or. C'était une convocation rédigée en allemand et signée par le nommé Liebe. Il s'agissait tout simplement d'une organisation nazie installée en Belgique annonçant à ses adhérents que le jour était venu où il allait falloir aider activement l'action prochaine du Führer. Je me rendis à la convocation et je vis arriver une centaine d'Allemands qui se rangèrent au pas de l'oie dans la cour de l'école allemande de la Rue Royale à Bruxelles. Et parmi ceux qui venaient prendre les instructions, je reconnus avec effroi un réfugié autrichien qui avait la réputation d'être antinazi.

Le mercredi suivant, je donnai une photographie du document dans mon hebdomadaire « Alerte ». La semaine suivante, tous ceux que j'avais vu venir au rendez-vous avaient été avertis par un mot d'ordre, et la plupart de ces traîtres avaient quitté leur domicile quand la police arriva, trop tard, pour les arrêter.

Veilles d'armes

En 1938 déjà, dans les jours qui précédèrent l'accord de Munich, la Belgique fit un très gros effort militaire. Je me souviens de ces jours annonciateurs de la tourmente. On avait réquisitionné toutes les Ford et toutes les Chevrolet du pays. Des centaines et des centaines de voitures et de camions de toutes les catégories avaient été mis en fourrière à la disposition de l'intendance militaire.

Des milliers et des milliers de chevaux appartenant à des particuliers attendaient leur affectation dans des camps. Pendant plusieurs semaines, un demi-million d'hommes furent en état d'alarme. Je ne sais si l'on s'imagine exactement ce que représente pareil effort. Heure par heure, nous suivions le développement des événements. Les jours sombres de 1914 étaient revenus ; chacun de nous avait l'impression que nous n'échapperions pas à la catastrophe. Les Belges étaient sombres mais décidés. Notre terrible destin nous avait repris. Nous connaissions la vieille querelle de suprématie entre les Gaulois et les Teutons ; nous savions aussi que c'était toujours chez nous que cela se vidait.

....

Nous savions à quoi nous en tenir après la mesure pour rien de l'accord de Munich. Nous étions neutres devant la bagarre sanglante qui couvait sur l'Europe. Mais une neutralité coûte cher quand on veut la faire respecter. La Belgique réarma ; elle consacra des centaines de millions à défendre son indépendance. De l'autre côté de la frontière, les Allemands construisaient l'armature puissante de leur ligne Siegfried pendant que les Français, sans défense aérienne, se soumettaient aux mots d'ordre des syndicats et maintenaient les quarante heures dans les usines de munitions.

La guerre nous trouva résolus en septembre 1939. Je retrouvai l'atmosphère de réquisition et d'organisation des mauvais jours de Munich. Bientôt, nous eûmes 750.000 hommes sous les armes. Cela équivalait à une mobilisation générale ; et cela dura huit mois. Un effort militaire sans précédent pour aucune nation. Un douzième de la population était entré dans les cadres militaires. L'Allemagne, pour atteindre à la puissance de l'organisation militaire belge, aurait dû avoir une armée de 8.000.000 d'hommes tandis que la France et l'Angleterre, empires de deux cents millions d'âmes, auraient dû pouvoir disposer de 15.000.000 de combattants.

Les plans de défenses aux mains des nazis

La défense de la Belgique procédait d'ailleurs d'une lente et minutieuse préparation. Notre grand roi Albert s'était attaché aux travaux gigantesques du canal qui porte son nom. C'était un énorme sacrifice d'intérêt national intérieur organisé de façon à constituer une ligne de défense effective contre l'Allemagne. Mais je dois à mes lecteurs l'explication d'un mystère qui n'a pas encore été révélé à ce jour : les Allemands connaissaient le canal Albert aussi bien que nous.

En effet, l'exécution des travaux fut confiée à une firme belge du nom de Monnoyer. Ce n'était là qu'un prête-nom couvrant une importante société allemande d'entreprises qui obtint le contrat de la manière suivante :

Quand la soumission fut ouverte à Bruxelles, je puis affirmer que plusieurs firmes belges avaient l'intention de solliciter l'engagement proposé à des conditions très modiques ; le prix pour la première tranche de ce colossal ouvrage avait été fixé aux environs de deux cent cinquante millions par les experts. Cela n'aurait pas laissé assez de bénéfice à la société d'Essen qui tourna le système de la libre soumission.

Elle se fit représenter par la société belge Monnoyer et put ainsi participer à la remise des prix. En outre, pour éliminer les trois concurrents dont les prix étaient inférieurs, on remit à chacun une promesse en bonne et due forme d'un bénéfice de cinq millions, au cas où la firme allemande obtiendrait l'entreprise.

Cela n'était pas difficile puisque, par ce stratagème, elle était devenue seule soumissionnaire au prix fantastique de quatre cents millions ; et c'est ainsi que la Belgique offrit des sommes folles à des escrocs allemands qui connurent, mieux que les Belges, les ouvrages de fortification qu'on voulait leur opposer.

Alerte !

La Sûreté belge avait appris de bonne source que les nazis hollandais, dirigés par Mussert, devaient réaliser un putsch sur le palais royal de la reine Wilhelmine, en conjugaison avec une offensive allemande sur la Hollande seule. A ce moment, Hitler était convaincu que le roi resterait neutre même en cas d'attaque sur les Pays-Bas. Par cette visite, le roi des Belges voulut démontrer publiquement que son pays était solidaire de la sécurité des Hollandais.

Au lendemain de cette visite qui sauva la paix pour quelques jours, cinquante-deux divisions allemandes étaient massées le long de la frontière. En janvier, les effectifs avaient augmenté d'environ trente divisions. Il était clair que l'état-major nazi avait modifié son premier plan d'attaque. La Belgique passa à la phase « D » de la mobilisation. Maintenant, les signes avant-coureurs de l'orage étaient sur nous. Les observateurs constataient que les troupes nazies en face des provinces de Liége et de Luxembourg s'exerçaient quotidiennement à des traversées de cours d'eau. Cela signifiait que ces troupes étaient destinées à passer la Meuse.

L'état-major allemand avait d'ailleurs étudié spécialement la réaction de l'armée belge. La ruse allemande avait inventé ce stratagème invraisemblable qui fut passionnément commenté à Bruxelles : Un avion nazi atterrit un jour derrière nos troupes avec deux officiers dont un major. Au moment où il fut arrêté, le major tenta de mettre le feu à des documents. On l'en empêcha et on conduisit les prisonniers au plus proche bureau militaire où un chef belge procéda à leur interrogatoire. Le major profita d'un instant d'inattention pour reprendre les documents et les jeter dans le poêle qui flambait. L'officier belge se précipita et parvint à retirer les précieux papiers en se brûlant gravement.

C'était le plan complet d'une offensive violente qui devait se déclencher deux jours plus tard sur la Belgique. Il y était même nettement indiqué que l'attaque principale devait s'exécuter sur la Meuse entre Huy et Andenne. Le major, questionné sur cet atterrissage invraisemblable, expliqua qu'il avait été chargé par Hitler de porter des ordres au quartier général des troupes de l'ouest se trouvant dans les environs d'Aix-la-Chapelle. Il devait faire le déplacement par le train, mais au dernier moment il avait rencontré un ami aviateur qui lui avait proposé de l'emmener en aéroplane, ce qu'il avait accepté. Hélas! l'avion s'était perdu dans le brouillard et, croyant atterrir en Allemagne, les deux officiers s'étaient retrouvés en Campine. Je ne désire pas expliquer la réalité de cet incident. Qu'on comprenne toutefois l'angoisse où mon pays fut ainsi plongé au début de janvier.

Puis, bientôt, ce fut l'attaque sur le Danemark et la Norvège avec cette différence de technique, toutefois, qu'en Norvège, l'assaut fut précédé d'une avalanche de parachutistes, tandis qu'au Danemark les troupes allemandes pénétraient tout simplement comme si elles y avaient été invitées.

La guerre commence

La situation devient terrible. Des bourrasques d'enfer passent sur la région. L'artillerie allemande déverse une pluie de fer et de feu, des parachutistes tombent un peu partout, les Stukas tournoient en carrousel vertical, au-dessus des lignes qui sont arrosées de mitrailles. Le fer, le feu, le sang, la boue, la poudre, la mort giclent, surgissent, touchent, rebondissent de partout. Les hommes surpris se terrent, hésitants ; aux rafales d'artillerie meurtrières, succède le bruit terrifiant des avions qui volent bas. Le ciel belge appartient déjà à l'Allemagne et, pendant cet épouvantable 10 mai, commande à la terre.

Tout intervient pour désorienter les Belges et les démoraliser. La cinquième colonne a travaillé ferme ; les parachutistes sont à pied d'œuvre. Les Allemands avancent méthodiquement, grâce à une liaison constante entre les services de terre, de ciel et d'arrière. Une vaste coordination permet à l'ennemi de frapper à coups sûrs, de n'avancer qu'à propos et de faire cible sur des troupes qui se battent vaillamment mais qui ne peuvent réagir qu'à la manière d'un duelliste, à la fois manchot et aveugle, opposé à un adversaire bien armé.

Un seul exemple, parmi cent autres, donnera la mesure de la précision de l'attaque allemande soutenue par des indications de cinquième colonne. Dans un secteur, le poste de commandement de la division va s'installer très tôt, le 10 mai, dans une maison qu'on vient de repérer. Quelques minutes après l'arrivée du général, l'immeuble est violemment bombardé. Puis, systématiquement, le tir ennemi s'en prend aux postes des colonels et des majors. Le général a l'impression que des Allemands, déguisés en soldats belges, rôdent dans les environs. Un paysan en sabots se présente, en pleurant devant la première ligne ; ses vaches sont de l'autre côté de la vallée. Il implore qu'on le laisse passer ; il ne semble pas qu'il y ait de danger immédiat et on l'autorise. A peine est-il parti qu'un homme de la région prétend qu'il s'agit d'un inconnu. Un caporal tâche de le rejoindre. Quand il arrive au haut de la crête, il voit le faux paysan qui a abandonné ses sabots et qui agite une banderole dans la direction des observateurs ennemis. Quelques minutes après l'incident, arrivent plusieurs Belges, baïonnette au canon.

— N'avez-vous pas vu un paysan en sabots ?

— Il vient de passer le poste dans la direction de sa prairie !

— C'est un parachutiste qui est tombé dans les environs de Vlytingen et qui nous a échappé !

Des parachutistes partout

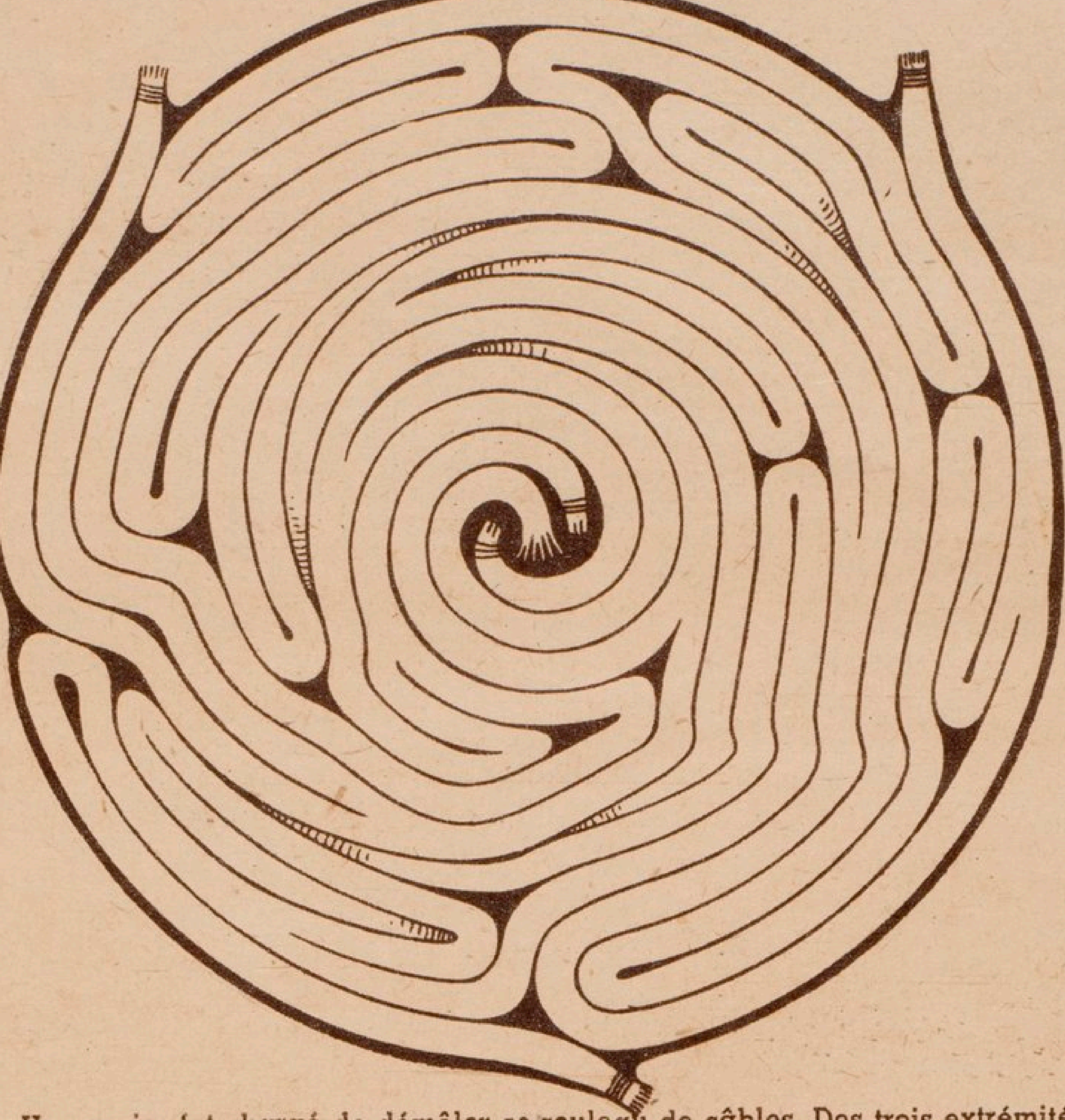
A six heures et demie, le commandant de l'escadron divisionnaire reçoit un ordre du général Van Trooyen, signé par le lieutenant Pecher. Il s'agit de nettoyer la région du Q.G. entre Genoels et Herck-la-Ville, où on a constaté la chute d'une avalanche de parachutistes. Toutes les sections motorisées se dirigent vers la zone indiquée après avoir incorporé sur la route tous les petits groupes qui paraissaient perdus.

L'escadron arrive sur les lieux et apprend qu'il faut immédiatement partir pour Tongres, où les observateurs ont constaté une descente massive de plusieurs centaines de parachutistes. Des avions, volant bas, mitraillent impitoyablement tout ce qui passe. Le général essaye en vain de téléphoner aux postes secondaires. Tous les fils ont été arrachés et il faut trouver des volontaires pour communiquer les ordres.

Quand la colonne arrive en vue de Tongres, on dirait que la ville entière flambe ; on respire une odeur acre de poudre et de fumée. Le commandant se renseigne et apprend que les parachutistes seraient tombés du côté de la gare. On contourne la ville éventrée où des habitants courent de porte à porte en se protégeant avec des matelas. Près d'une place, une file de pitoyables femmes en fuite a été mitraillée. Une jeune fille râle au bord du trottoir, une jambe arrachée. La gare n'est plus qu'une torche embrasée et tout le quartier d'alentour brûle. Des avions ont jeté des bombes incendiaires de façon à couper toute communication ferroviaire. Des blessés mélangés à des morts hurlent qu'on les retire d'un wagon renversé. Hélas ! il faut faire la chasse aux nazis tombés du ciel. Impossible de passer de l'autre côté du chemin de fer ; des trains enflammés obstruent le passage et tous les ponts et les viaducs ont été abattus. La colonne arrive enfin dans la zone dangereuse. Une centaine de parachutistes jonchent le sol. Que se passe-t-il ? Il faut faire très attention. On braque une mitrailleuse ; deux volontaires rampent vers le premier qui paraît inanimé. Ce sont deux braves soldats sacrifiés ! Tout à coup on les voit étreindre le corps immobile. Un rire fuse ; c'est un mannequin ! Tous les autres parachutistes sont des mannequins ! En réalité, l'ennemi a créé une diversion capitale. Pendant que de nombreux hommes tâchaient de dégager Tongres, de vrais parachutistes atterrissaient du côté de Riemst.

Délassons-nous

SI VOUS N'AIMEZ PAS ÇA...



Un ouvrier fut chargé de démêler ce rouleau de câbles. Des trois extrémités se trouvant au centre du rouleau, deux étaient liées. L'ouvrier reçut l'ordre de retrouver la partie extérieure de la troisième extrémité.

Les câbles étant très lourds à manipuler, il dut établir son plan d'un coup d'œil, car le travail devait être livré rapidement. Tel était le problème qu'il avait à résoudre... Si vous voulez vous y essayer, commencez par une des extrémités extérieures et poursuivez le travail intérieurement, mais sans employer de crayon.

Vous pouvez utiliser une allumette, ou une épingle. Et si vous prenez moins de cinq détours erronés, vous pouvez estimer avoir gagné...

Maintenant, si vous désirez connaître la manière correcte de résoudre ce problème, commencez par le centre et poursuivez le travail vers l'extérieur.

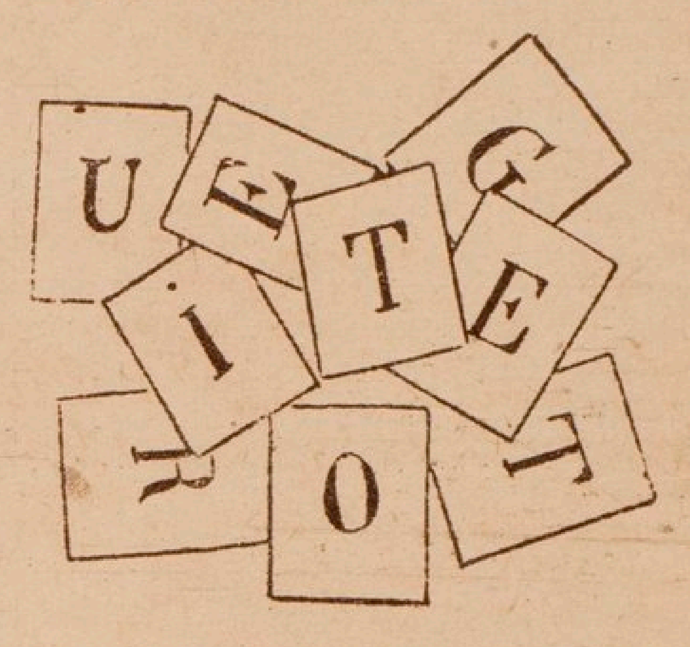
LES VILLES MUSICALES

Aux mots ci-dessous, ajoutez une note de musique, et vous obtiendrez par anagramme une ville française.

Gré	+	...	=	....
Amen	+	...	=	....
Menu	+	...	=	....
Minu	+	...	=	....
Remisel	+	...	=	....
Solsimontra	+	...	=	....
Sang	+	...	=	....
Nonce	+	...	=	....
Arènes	+	...	=	....
Abat	+	...	=	....
Asile	+	...	=	....
Glose	+	...	=	....

Faites ceci en 10 minutes.

QUI FAUT-IL CROIRE ?



Par un grand vent, un passant reçoit sur la tête les morceaux suivants d'un objet qui le blesse et lui fait perdre connaissance.

Un témoin lui dit :
« c'était une ————. »

Un autre reprend :
« mais non, c'était une ————. »

Lequel doit-il croire ?

DEVINETTES HISTORIQUES

Mme de Genlis, femme-écrivain, qui fit au XVIIIe siècle l'éducation des enfants du duc d'Orléans Philippe-Egalité — parmi lesquels était le futur roi de France Louis-Philippe — s'amusait quelquefois à leur proposer des énigmes, tournées par elle en fort jolis vers.

Elle estimait en effet que les devinettes sont d'agréables exercices pour développer l'intelligence.

En voici deux dont Mme de Genlis est l'auteur :

Employez finement ici votre savoir.
Qu'est-ce, sans hésiter pour résoudre ce doute,
Qu'au plus clair du midi nos yeux ne peuvent voir,
Et que nous voyons bien quand nous ne voyons goutte ?

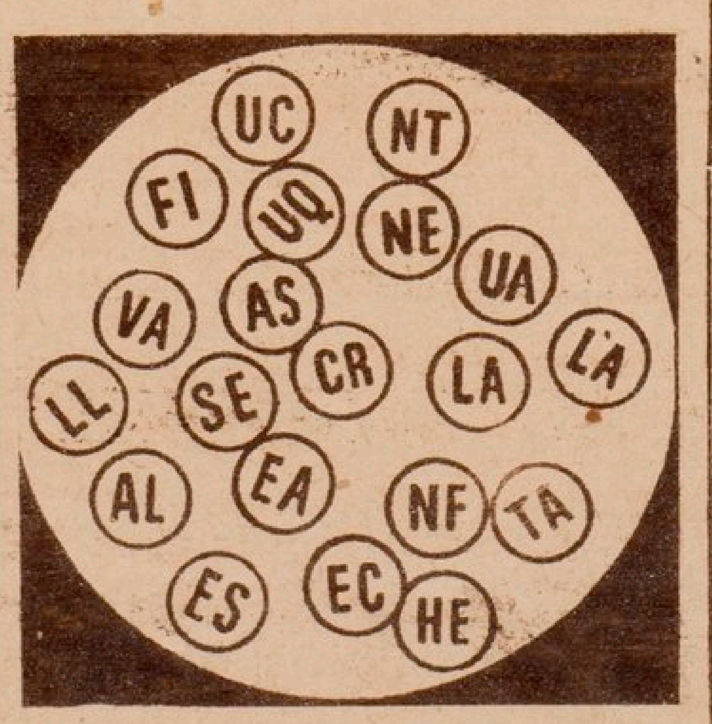
La réponse est : *Ténèbres.*

La seconde est un petit bijou d'esprit :

Pétillant et plein de chaleur,
Rarement avec moi l'on dort ou l'on s'ennuie ;
Je guéris la mauvaise humeur,
J'affaiblis la mélancolie.
En Europe, en Asie, on vante ma vertu ;
Autant que moi jamais étranger n'a su plaire ;
On m'accueille en tous lieux, et je suis devenu
Un superflu fort nécessaire.

La réponse est : *Café.*

PROVERBE-PUZZLE



Essayez de reconstituer, en mettant ces ronds les uns à côté des autres, un proverbe très connu.

ETES-VOUS DE CET AVIS ?

L'Institut berlinois de la Recherche scientifique a fait le « tri » des caractéristiques propres à l'homme et à la femme, en général. Et voici comment il les répartit :

HOMME	FEMME
Calme et posé.	Active et nerveuse.
Enclin à l'indolence.	Industrieuse.
Enclin à remettre les choses à demain	Veut faire tout tout de suite.
Circonspect.	Impulsive.
Caractère égal.	Sautes d'humeur.
Difficilement impressionnable.	Subit longtemps l'effet d'une émotion.
Se crée des habitudes.	Aime le changement.
Indépendant de pensée.	Portée à répéter ce qu'on lui dit.
Spirituel.	Pas spirituelle.
Langage posé.	Langage rapide.
Concision.	Longueur.
Maladroit.	Adroite.
Content de lui.	Rarement contente d'elle.
Apre au gain.	Désintéressée.
Sévère avec les enfants.	Douce avec les enfants.
Egoïste.	Altruiste.
Distrait.	Concentre son attention.
Rit rarement.	Rit souvent.

UN GRAND MARIAGE

On abuse souvent des qualificatifs. Dans le rayon des mariages, notamment, on use avec excès de l'adjectif « grand » et nous n'y trouvons d'ailleurs rien à redire.

Mais le mariage qui a été célébré il y a peu de temps à Hambourg mérite plus que tout autre le qualificatif de « grand ». Jugez-en plutôt.

Le fiancé mesure en effet 2m24 et la fiancée 2m19. C'est indiscutablement un couple bien assorti.

Malheureusement le jour de la cérémonie on n'a pu trouver de voiture assez grande et les deux époux ont dû aller à la mairie et à l'église à pied. De plus, il a fallu leur fabriquer des meubles spéciaux.

Ce nouveau ménage possède également à Hambourg — décidément la ville des grands hommes — un sérieux rival en la personne d'un jeune forgeron qui atteint une taille de 2m35. Ce phénomène, qui déploie 2m52 d'envergure en étendant les bras, pèse dans les 107 kilos et chausse du 63.

Trouvera-t-il lui aussi femme à sa taille ?

SOLUTIONS

PROVERBE-PUZZLE

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

LES VILLES MUSICALES

Gré + la = Alger. — Amen + si = Amiens. — Menu + do = Meudon. — Minu + sol = Moulins. — Remisel + la = Marseille. — Solsimontra + fa = Maisons-Alfort. — Sang + ré = Angers. — Nonce + la = Alençon. — Arènes + si = Asnières. — Abat + si = Bastia. — Asile + fa = Falaise. — Glose + mi = Limoges.

QUI FAUT-IL CROIRE ?

Les deux témoins avaient raison, le passant ayant reçu à la fois :

une Gouttière
et une Girouette.

NOS CONTES

RENDEZ-VOUS A MINUIT

Le vieux Jérôme Warren habitait une villa somptueuse située dans un des quartiers les plus modernes de New-York. C'était un courtier retiré du travail et vivant aisément de ses rentes.

Il avait deux enfants adoptifs : Gilbert, fils d'un de ses vieux amis, et Barbara, nièce de son beau-frère.

Gilbert et Barbara s'entendaient à merveille... Tout le voisinage espérait qu'un jour viendrait où les deux rentreraient dans une église fleurie et promettraient au prêtre qui les bénirait de veiller sur l'argent du vieux Jérôme.

Un jour, le vieux Jérôme reçut une lettre de son frère Dick, qui avait émigré trente ans auparavant en Amérique du Sud... De cette lettre mal écrite et pleine de fautes d'orthographe, on pouvait déduire ceci : Dick n'ayant pour seul bien qu'une fille de dix-neuf ans, l'avait expédiée en direction du Nord dans l'espoir que son frère la nourrirait, l'habillerait jusqu'à la fin de ses jours.

M. Warren, Barbara et Gilbert allèrent à la gare pour recevoir Névada Warren. C'était une jeune fille bronzée par le soleil mais fraîche comme une rose... Elle avait un petit air simple, franc et sportif. Elle insista pour porter elle-même sa grosse valise.

— Je suis sûre que nous serons les meilleures des amies, dit Barbara.

— Je l'espère, répondit Névada.

— Soyez la bienvenue, ma chère petite nièce... commença le vieux Jérôme.

— Je vous remercie.

— Je vous appellerai « cousine », dit Gilbert avec son sourire séducteur.

— Prenez ma valise, je vous prie ; elle est si lourde !

* * *

Un matin, le vieux Jérôme, assis dans le living room, parcourait le journal du matin, quand une servante entra portant une lettre adressée à Névada :

— Un garçon me l'a remise. Il attend la réponse, dit-elle.

Névada, qui fredonnait un air espagnol tout en observant le va-et-vient de la rue, s'empara du message. Elle sut avant de l'ouvrir qu'il provenait de Gilbert, car l'enveloppe était ornée d'une petite palette dorée.

L'ayant décachetée, elle en parcourut le contenu d'un air très absorbé ; puis, avec une expression sérieuse, elle alla se poster devant son oncle :

— Oncle Jérôme, Gilbert est un gentil garçon, n'est-ce pas ?

— Mais... nom d'une pipe !... répondit le vieux en pliant son journal, bien sûr qu'il l'est... C'est moi qui l'ai élevé ! ! !

— Il ne peut pas écrire à quelqu'un des choses qui... qui ne peuvent pas être lues par tout le monde... n'est-ce pas ?

— Ça, je le garantis... Mais qu'est-ce qui...

— Lisez ce mot... Voyez si vous le trouvez convenable... Je m'entends si peu dans les coutumes des grandes villes !

Le vieux Jérôme jeta son journal par terre et l'écrasa du pied. Il prit la lettre de Gilbert et la parcourut plusieurs fois.

— Mais, mon enfant, dit-il, tu m'as quelque peu inquiété... malgré toute ma confiance en ce garçon... Il te demande simplement si vous pouvez, toi et Barbara, aller avec lui en auto cet après-midi. Je ne vois rien de répréhensible là-dedans... à part le papier à lettre... J'ai toujours détesté cette nuance de bleu...

— Puis-je accepter son invitation ? demanda hâtivement la jeune fille...

— Oh ! oui, sûrement que tu le peux. Et pourquoi pas ? Cela me fait tout de même plaisir de voir combien tu es prudente et candide.

— Je ne savais pas, dit Névada en hésitant. J'ai cru bien faire en vous demandant votre avis... Ne voulez-vous pas venir avec nous, oncle ?

— Moi ? Jamais de la vie... Je suis une fois monté en voiture avec ce garçon et je ne le recommencerai plus jamais... Mais c'est tout à fait de mise que vous y alliez, toi et Barbara...

Névada courut vers la porte et dit à la bonne :

— J'avertirai Miss Barbara. Dites au garçon de dire à M. Gilbert « pour sûr que nous allons ».

— Névada... appela le vieux Jérôme, excuse-moi, ma chérie, mais ne penses-tu pas qu'il vaudrait mieux lui écrire un petit mot ? Une ligne suffirait.

— Non, cela ne vaut pas la peine. Gilbert comprendra... Je ne suis jamais montée en voiture...

* * *

Deux mois plus tard, Jérôme et Névada étaient allés au théâtre. Barbara, qui avait refusé de les accompagner prétextant une migraine, était installée confortablement dans le cabinet de travail. Son bras droit reposait sur ses genoux et ses doigts manipulaient nerveusement une enveloppe fermée. Celle-ci portait le nom et l'adresse de Miss Névada Warren. Sur le coin gauche était dessinée une palette dorée. Elle était arrivée à neuf heures, après la sortie de Névada.

Barbara aurait donné son collier en perles pour en savoir le contenu. Elle ne pouvait l'ouvrir au moyen de la vapeur, d'une épingle à cheveux ou d'une des méthodes en vogue : sa position sociale l'en empêchait. Elle avait essayé de déchiffrer quelques lignes en mettant l'enveloppe contre la lumière, mais Gilbert employait une trop bonne qualité de papier à lettre...

A onze heures et demie, le vieux Jérôme et Névada rentrèrent du théâtre. L'oncle grognait contre le mauvais temps, la neige et les voitures. Névada décrivait les tempêtes du Sud. Durant toute cette conversation « glaciale », Barbara, le cœur froid, feignit d'être absorbée par son travail manuel.

Le vieux Jérôme monta dans son lit et s'entoura de bouillottes et de quinine. Névada s'assit dans le cabinet de travail et commença à déboutonner ses gants.

— Voici une lettre pour toi, ma chérie. Elle est arrivée juste après ta sortie.

— De qui est-ce ? demanda la jeune fille toute absorbée par ses gants.

— Eh bien, je crois le deviner... dit Barbara en souriant. L'enveloppe porte la petite palette dorée de Gilbert...

— Je me demande pourquoi il m'a écrit... dit Névada pensivement.

— Tiens, la voici.

Elle tendit la lettre à sa sœur adoptive.

— Oh ! J'en ai assez ! s'exclama Névada. Je n'arrive pas à déboutonner mes gants... Je n'en porterai plus désormais... Veux-tu me lire le billet, s'il te plaît ? Je ne finirai pas ce travail de si tôt...

— Mais, ma chérie, comment veux-tu que j'ouvre une lettre qui t'est adressée ? Elle est à toi et personne à part toi ne devrait la parcourir.

Névada releva vers Barbara ses yeux calmes et limpides :

— Je ne reçois jamais de lettres qui ne puissent être lues par tout le monde... Vas-y... Peut-être nous invite-t-il encore une fois en auto.

La jeune fille, ne résistant plus à sa curiosité, décacheta l'enveloppe d'un air désintéressé...

— Eh bien, je vais la lire puisque tu me le demandes...

Elle jeta un coup d'œil rapide sur la missive, puis regarda Névada d'un air étrangement pénétrant. Celle-ci semblait considérer le déboutonnage de ses gants comme la besogne la plus intéressante de la terre. Elle ne vit pas que Barbara souriait...

— Vraiment, Névada, dit-elle avec embarras, tu n'aurais pas dû insister à ce que j'ouvre cette enveloppe... Je suis sûre qu'il aurait mieux valu que tu sois seule à en connaître le contenu.

Névada oublia ses mains pour un instant.

— Alors, lis tout haut... dit-elle.

— Eh bien, voilà ce qu'il dit : « Né-
Barbara se leva et jeta la feuille sur
à minuit. Je compte sur toi. Gilbert. »

Barbara se leva et jeta la feuille sur les genoux de sa compagne :

— Je regrette infiniment... Je n'aurais pas dû lire... Cela ne ressemble pas à Gilbert... Il doit y avoir erreur... Fais comme si je n'avais rien appris, n'est-ce pas, chérie ? Je dois monter me coucher... J'ai une forte migraine... Peut-être Gilbert avait-il un peu bu ce soir et s'expliquera-t-il demain... Bonne nuit...

* * *

Névada se faufila jusqu'au hall et vit la porte de Barbara se refermer. L'horloge marquait minuit quinze. Elle courut vers la porte d'entrée, l'ouvrit et se plongea dans la neige... Le studio de Gilbert n'était pas bien loin.

La jeune fille marchait d'un pas allègre. Le vent lui fouettait le visage. Au coin de la rue elle faillit se cogner contre un agent de police :

— Hallo, Mabel... dit-il. Vous êtes bien en retard, hein ?

— Je vais à la... à la pharmacie... répondit Névada en se dépêchant.

A une centaine de mètres plus loin se trouvait le studio de Gilbert. L'ascenseur la déposa au dixième étage. Elle tapa à la porte numéro 89. Elle y était souvent venue en compagnie de l'oncle Jérôme et de Barbara.

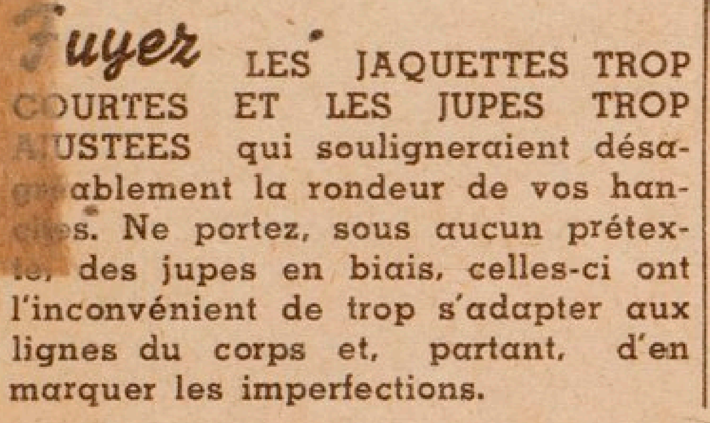
Gilbert ouvrit la porte. Il avait un crayon à la main, une visière sur les

(*Lire la suite en page 19*)

Féminités

SI VOS HANCHES SONT UN PEU FORTES







Fuyez LES JAQUETTES TROP COURTES ET LES JUPES TROP AJUSTEES qui souligneraient désagréablement la rondeur de vos hanches. Ne portez, sous aucun prétexte, des jupes en biais, celles-ci ont l'inconvénient de trop s'adapter aux lignes du corps et, partant, d'en marquer les imperfections.

Portez DES JAQUETTES LONGUES, qui descendent assez bas sur les hanches et les recouvrent presque entièrement. Que vos jupes soient un peu longues et le plus amples possible. Arrangez-vous pour que vos manches soient très étoffées, de manière à vous donner des épaules un peu carrées.

SI VOTRE PEAU EST HALEE



Ne porter jamais DE TOILETTES SOMBRES qui vous feraient paraître beaucoup plus brune que vous ne l'êtes réellement. Pas de blouses de teinte foncée à cols montants, pas de fleurs de teintes violentes près du visage, et, surtout, pas de chaussures noires ou bleu marine.



Portez DES VETEMENTS DE COULEUR CLAIRE, du blanc surtout et autant que possible des chapeaux, souliers, sacs et gants blancs également. Ayez des blouses imprimées aux teintes qui, tout en étant gaies, ne soient jamais violentes. Choisissez un maquillage clair, tirant sur l'orangé, et vous serez charmante.

SI VOTRE SILHOUETTE N'EST PAS PARFAITE



Ne portez pas DE ROBES EN BIAIS OU DE TISSU JERSEY qui révéleraient trop les lignes imparfaites de votre corps. Pas de corsages ajustés, de jupes trop courtes, de talons trop hauts qui vous empêcheraient de marcher harmonieusement. Fuyez les petits chapeaux excentriques et les grandes voilettes.

Portez DES COSTUMES TAILLEUR ou des ensembles deux pièces qui ne soient ni trop ajustés ni trop larges. Portez des chapeaux en hauteur, des talons américains ou modérément hauts et choisissez toujours des bas d'une teinte un peu foncée. Arrangez-vous pour avoir des décolletés en « V » et des manches étoffées.

SI VOTRE MENTON EST CARRE

Ne portez pas DE BOUCLES D'OREILLES TROP TRAVAILLEES ou en forme de pendentifs qui ajouteraient de la largeur à votre visage. Les décolletés carrés ne sont pas faits pour vous, évitez-les. Vous ne devez pas, également, avoir une coiffure qui découvre vos oreilles.

Adoptez LES DECOLLETES EN FORME DE « V » ou en ovale. Adoucissez les contours de votre visage en coiffant vos cheveux très flous. Ayez toujours des bouclettes massées sur le front. Mettez le rouge à joues assez haut sur les pommettes et employez du rimmel pour vos cils.

SACHEZ FAIRE VOTRE

TOILETTE SANS EAU

Combien de fois avez-vous hésité à laver vos cheveux parce que vos ondulations étaient encore parfaites et parce que vous craigniez ainsi d'être ensuite très mal coiffée ?

Combien de fois, parce que vous étiez lasse ou pressée, avez-vous négligé de prendre votre douche quotidienne que je vous conseille pourtant toujours si vivement ?

Il est aussi des moments où la peau du visage refuse le contact quotidien de l'eau et du savon et où l'on se demande comment faire sa toilette sans risquer d'avoir le nez ou la peau du front qui pèlent.

C'est pourquoi je vais vous indiquer un moyen radical de bien vous nettoyer sans eau ni savon. Mais notez bien que ce traitement ne peut pas être quotidien et qu'il faut l'utiliser seulement quand vous ne pouvez pas faire autrement.

● Vos cheveux sont salis par la poussière et pourtant les ondulations sont encore si belles que cela vous ennuie de grever votre budget d'une nouvelle mise en plis. Alors faites ceci : prenez une poudre de nettoyage quelconque (le talc ferait votre affaire), répandez largement cette poudre sur votre tête, cheveux et cuir chevelu. Laissez-la environ une quinzaine de minutes, afin qu'elle absorbe complètement toutes les souillures et les matières grasses.

Enfin, vient la partie la plus importante du traitement (et je vous préviens que cela exigera de vos poignets beaucoup de force). Il faut, avec une bonne brosse, ôter toute parcelle de poudre qui pourrait rester sur votre chevelure. Ce brossage énergique débarrassera votre cuir chevelu de tout ce qui le souillait et redonnera aux cheveux leur bel aspect lustré. Lorsque vous n'avez pas beaucoup de temps à consacrer à votre coiffure, ce traitement vous remettra en beauté. Et comme la poudre est généralement un peu parfumée, vos cheveux garderont aussi une senteur délicate.

● Il vous arrive également d'avoir la peau du visage qui pèle pour un rien : essayez pendant deux ou trois jours de ne plus la toucher avec de l'eau ou du savon. Pour cela procurez-vous une bonne lotion pas trop astringente. Dans le creux de votre main, mettez quelques gouttes de cette lotion et passez-la, soigneusement, sur tout votre visage.

Essuyez ensuite doucement avec une serviette à démaquiller. Reprenez une deuxième fois et même une troisième fois si votre peau ne vous semble pas parfaitement nette.

Ensuite, à la quatrième fois, vous laisserez la lotion sécher sur votre peau et vous serez étonnée de voir combien, ensuite, votre crème s'étalera mieux et combien votre poudre tiendra plus longtemps. N'oubliez pas de passer également de la lotion sur votre cou et votre gorge.

● Enfin, les jours où vous ne voudrez pas prendre un bain complet, faites ceci : dans un demi-litre d'eau, mettez une bonne poignée de sel. Faites fondre. Plongez ensuite un épais gant de toilette dans cette eau et tordez-le. Votre gant, une fois sec, doit être imprégné de sel. Alors, frictionnez tout votre corps avec ce gant et laissez le sel sur votre peau. Si vous n'avez pas le temps d'attendre que votre gant soit sec, utilisez-le humide, mais laissez toujours le sel sécher sur votre peau. Vous vous sentirez toute revigorée.

Encore une fois, je ne vous recommande pas de remplacer votre toilette habituelle par ces systèmes qui ne peuvent vous faire qu'exceptionnellement du bien. Toutes les fois, cependant, que vous recourirez à ces méthodes, vous sentirez votre fatigue s'évanouir comme par enchantement, vos cheveux reprendre leur souplesse et leur brillant, tout en conservant leurs belles vagues, votre visage rosir à nouveau et votre maquillage devenir parfait.

PETITS TRUCS DE BEAUTÉ

● Ne mettez jamais de parfum sur les vêtements, vous finiriez votre bouteille en quelques jours. Mettez-en un peu derrière le lobe de l'oreille, un peu sur les cheveux et au creux des mains. C'est assez, croyez-moi, pour laisser derrière vous un fin sillage délicatement embaumé.

● Pourquoi ne pas prendre deux bonnes brosses à cheveux — toutes pareilles à celles qu'emploient les hommes — pour frotter dans tous les sens votre cuir chevelu ? Vos boucles paraîtront peut-être moins apprêtées, mais elles n'en seront que plus brillantes et plus ravissantes.

● Pour vous poudrer, prenez donc de l'ouate tout simplement, au lieu de frotter énergiquement votre visage avec une houppette sale et graisseuse. Changez chaque jour le morceau d'ouate, passez-le très légèrement sur la peau abondamment poudrée et vous obtiendrez un maquillage parfait.

● Pour que le rimmel prenne bien sur vos cils, graissez-les soigneusement d'abord, puis humectez votre brosse d'eau tiède, passez-la sur le rimmel, tenez la tête droite, le miroir à hauteur du visage, et brossez longuement les cils. Brossez-les toujours de bas en haut, sans précipitation ni énervement. Pour qu'ils soient bien teintés et imbibés de rimmel, il faut les brosser pendant trois ou quatre minutes en renouvelant assez fréquemment le rimmel sur la brosse. Evitez que les cils ne se collent entre eux et forment des paquets. Essayez de les tenir bien séparés les uns des autres. Cela est un peu difficile au début, mais le résultat en vaut la peine.

● Ne négligez jamais votre toilette du soir. Démaquillez-vous aussi soigneusement que vous vous maquillez le matin. Si votre peau est sèche, employez une crème à démaquiller. Si elle est grasse, ne fuyez jamais l'eau, la brosse et le savon. Quand votre teint sera nettoyé de toutes impuretés, appliquez une crème nutritive que vous garderez pendant une demi-heure ou un peu plus, puis enlevez le gras à l'aide d'une serviette à démaquiller et allez dormir. Vous garderez ainsi une peau souple, fraîche et saine que les rides ne marqueront que très tard.

Conseils à mes Nièces

Nièce « Rosa C. »

Voici une recette de biscuits que votre mari aimera sûrement. Prenez 1 verre de lait ou de lait caillé, 1 verre de beurre, 1 verre et demi de sucre fin, 5 œufs, une cuillerée d'ammonium carbonate, 1/2 citron et une oke de farine. Formez avec le tout une pâte, en commençant par le beurre, puis par le lait, le sucre, les œufs, la farine, le carbonate et le citron. A l'aide de petites formes, découpez la pâte et badigeonnez au jaune d'œuf. Faites cuire à four moyen.

Neveu « Jaloux »

Mais, mon ami, vous avez grand tort de vous ronger ainsi. Il n'y a aucun mal de voir votre fiancée parler à des anciens amis et ce n'est pas parce qu'elle est d'une situation sociale supérieure à la vôtre que vous devez en tirer toutes sortes de conclusions. Le fait que cette personne ait accepté votre demande prouve qu'elle tient à vous. Que vous faut-il de plus ? Je vous conseille cependant de lui ouvrir votre cœur et de lui parler aussi franchement que vous l'avez fait avec moi. Elle vous comprendra, j'en suis sûre.

Nièce « Je suis à lui »

Une femme qui refuse d'avoir des enfants de l'homme qu'elle prétend aimer, ne l'aime vraiment pas puisque son égoïsme personnel passe avant son amour. Votre mari a raison. Vous devez avoir un bébé. Pourquoi croyez-vous que la venue d'un bambin déformera votre corps ? J'ai beaucoup d'amies mariées, mères de famille qui ont gardé une ligne impeccable digne d'un mannequin. Si la femme est intelligente et sait se soigner pendant sa grossesse, elle est sûre d'avoir ensuite un corps normal et qui ne sera nullement déformé.

Nièce « Frédérique N. »

Je le regrette beaucoup, mais je ne connais pas l'adresse d'une diseuse de bonne aventure. Puisque vous aimez le changement, pourquoi ne vous abonnez-vous pas à quelque club sportif où vous verrez sans cesse de nouveaux visages et où vous pourrez donner libre cours à votre fantaisie ?

Neveu « Un amoureux désespéré »

Vous ne pouvez jamais avoir une réponse dans « Images » avant une quinzaine. Ne soyez donc pas trop impatient à l'avenir. Pour cette jeune fille, je vous conseille de lui parler très franchement et de mettre votre situation au clair. Faites-lui comprendre que vous tenez à elle. Demandez des précisions sur ce jeune homme grec de qui elle parle souvent. Si elle continue à se moquer de vous, quittez-la. A votre âge, on se console facilement des déceptions amoureuses.

Nièce « Leila »

Ce n'est pas de ma faute si je n'ai pas reçu vos deux précédentes lettres, vous avez dû mal les adresser. Vous trouverez prochainement dans « Images » une série d'articles sur le régime à suivre pour maigrir et les exercices qui aident à perdre du poids. Patientez jusque-là.

Nièce « Daphné »

Ecrivez-moi en anglais, je connais très bien votre langue. Je pourrai vous recevoir, mais nous devons au préalable fixer un rendez-vous. Voulez-vous me téléphoner dès que ces lignes paraîtront ?

Nièce « Princesse Mouradieff »

Allez donc voir un gynécologue qui vous conseillera beaucoup plus utilement que je ne puis le faire. Votre problème est celui de beaucoup de femmes mariées.

Nièce « Jeanette MacDonald de Haïfa »

Je ne vous conseille pas l'emploi de ce tonique. Il ruinerait votre peau. Pourquoi n'essayez-vous pas une lotion végétale ? Elle vous conviendrait bien mieux...

Nièce « Virtus »

Cet homme a cherché une aventure et lorsqu'il a vu que vous étiez sérieuse il est parti. Pourquoi vous désespérer ? Ce ne sont pas ces hommes qui font de bons maris, croyez-moi. Cessez donc de vous faire du mauvais sang, car vous rencontrerez certainement un jeune homme qui sera séduit par votre sérieux et vous demandera de devenir sa femme.

TANTE ANNE-MARIE

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

RENDEZ-VOUS A MINUIT

(Suite de la page 17)

yeux, et une pipe dans la bouche. La pipe tomba à terre.

— Suis-je en retard ? demanda la jeune fille. Je suis venue aussi vite que possible... Nous venons de rentrer du théâtre... Me voici, Gilbert...

Gilbert quitta l'expression de stupéfaction pour adopter celle d'un homme ayant un problème à résoudre. Il fit entrer Névada et lui brossa les vêtements couverts de neige.

— Vous avez eu besoin de moi, dit Névada simplement, et je suis venue. C'est ce que vous avez dit dans votre lettre. Que me vouliez-vous ?

— Vous avez... lu ma lettre ? s'enquit Gilbert.

— Barbara me l'a lue. Vous m'avez écrit « Venez à mon studio ce soir à minuit. Je compte sur vous ». Je vous ai cru malade, mais vous n'en avez pas l'air.

— Ah ! ha ! dit Gilbert pensivement, je vais vous dire pourquoi je vous ai fait venir, Névada. Je veux vous épouser tout de suite, ce soir... L'acceptez-vous ?

— Vous avez dû remarquer que je le désirais depuis longtemps... Et l'idée de me marier dans une église vide me sourit beaucoup... J'ai toujours détesté les grandes cérémonies nuptiales. Mais quelle idée vous avez eu là de faire votre demande à une heure pareille... Enfin, descendons... »

— Attendez un moment, Névada... Je dois donner quelques coups de téléphone. Il s'enferma dans sa chambre et s'empara du récepteur.

— Allo ! C'est toi, Jack ?... Assez dormi... Oui... réveille-toi... c'est moi, Gilbert... Oui, c'est moi... Je vais me marier immédiatement... Oui, réveille ta sœur... et emmène-la vite... Il le faut... Oui... Névada attend ici. Nous sommes fiancés depuis quelques semaines... La famille s'oppose à notre mariage, et nous sommes obligés de nous tirer d'affaire tout seuls... Nous t'attendons... Ne te laisse pas influencer par Agnès... Comment ? Tu acceptes ? Ça c'est gentil, mon vieux. Je vais t'envoyer un taxi en quatrième vitesse... A bientôt, Jack.

Gilbert retourna à la chambre où se trouvait Névada :

— Mon vieil ami Jack Peterson et sa sœur auraient dû être ici depuis minuit moins le quart, expliqua-t-il. Mais Jack est si lent... Je lui ai téléphoné pour le dépêcher... Ils seront ici dans quelques minutes. Je suis l'homme le plus heureux de la terre, Névada... Qu'avez-vous fait de la lettre que je vous ai envoyée ?

— Je l'ai sur moi, répondit-elle en retirant l'enveloppe de sa poche.

Gilbert la parcourut soigneusement. Puis il regarda la jeune fille d'un air songeur :

— N'avez-vous pas trouvé surprenant que je vous invite chez moi si tard dans la nuit ? demanda-t-il.

— Jamais de la vie... Au Sud, il arrive souvent qu'on soit appelé ainsi en pleine nuit ; cela est tout naturel.

Gilbert rentra dans une petite chambre et en sortit avec une pile de manteaux :

— Prenez celui-ci, dit-il en tendant un imperméable à Névada. Nous avons un long chemin à faire. Jack et sa sœur ne tarderont pas à venir. Ah ! Névada, dit-il en portant son manteau, lisez l'article de fond du journal posé sur la table... On y parle du Sud, et cela doit vous intéresser...

Il attendit une bonne minute prétendant ne pas arriver à glisser ses bras dans les manches. Puis il se retourna soudain. Névada n'avait pas bougé. Elle le regardait pensivement. Ses joues étaient plus roses que de coutume, mais ses yeux restaient calmes.

— Je vais vous dire, articula-t-elle, avant que vous... que nous... avant... enfin avant que quoi que ce soit n'arrive... Je n'ai jamais été à l'école... Je n'ai jamais appris à lire ou à écrire... Maintenant si...

A ce moment, les pas incertains de Jack et d'Agnès se firent entendre sur le palier.

* * *

En rentrant de l'église après leur mariage, M. Gilbert Maloney dit à Madame Gilbert Maloney :

— Névada, aimerais-tu réellement savoir ce que je t'ai écrit dans le message que tu as reçu ce soir ?

— Sans doute, dit la nouvelle mariée intriguée.

— En voici le texte, mot à mot : « Chère Miss Névada. — Vous avez raison à propos des fleurs dont nous parlions hier. Ce sont des dahlias et non des lilas. »

— Pas possible, dit Névada en éclatant de rire.

Eh bien, n'en parlons plus... C'est Barbara qui subira les conséquences de sa propre farce !

(*Adapté de l'anglais*)



Helen Parrish... Quand, dans un film, on a besoin d'une ingénue, c'est immédiatement à elle que l'on pense. Elle est sortie gagnante d'au moins six concours de beauté. Elle fait deux heures de sport par jour et **ne mange presque pas de viande.**

Ruth Terry... La rencontrant un jour dans un cabaret de Hollywood, un grand producteur américain s'écria : « La jolie brune ! » Le lendemain, elle était en passe de devenir vedette.

Trois beaux visages de Hollywood

Judith Garrett... Ses amis l'appellent « la mystérieuse » et c'est un fait qu'elle donne, par son regard et ses attitudes, l'impression de vivre un rêve continuel. Lequel ? C'est ce que les plus habiles chroniqueurs de Hollywood ne sont pas parvenus à savoir.